

*Ce texte a été téléchargé depuis le site <http://www.leproscenium.com>
Avant son exploitation, vous devez obtenir l'autorisation de l'auteur
(Voir adresse électronique à son nom à la fin du document.)*

*Avant toute représentation, il est impératif de s'acquitter des droits d'auteur
auprès de la SABAM dont les coordonnées figurent au bas de cette page. Le
non-respect de cette règle entraîne des sanctions (financières entre autres) pour la
troupe.*

Chasse en enfer

Comédie en 3 actes
de
Charles Istace

Nombre d'acteurs : 4 hommes et 7 femmes / 3 hommes et 8 femmes

Les droits de représentation sont à demander à :

S.A.B.A.M.

Rue d'Arlon 75-77 – 1040 BRUXELLES

Tél de Belgique : 02/286 82 11

Tél de l'étranger : 00/32/2/286 82 11

Adresse Mail : contact@sabam.be

Résumé de l'histoire

Robert et Félix sont deux chasseurs qui viennent pratiquer leur sport favori dans les Ardennes. A cette fin, ils ont loué une chambre d'hôtes au *Gles des Cerfs*, vieille ferme partiellement aménagée. Les deux compères ne se doutent pas du sort funeste qui les attend et que laisse entrevoir l'article d'un journal local :

Des commandos émanant du Front de Libération des Animaux mènent en ce moment des opérations de sabotage contre les chasseurs. L'un d'eux, un trio de femmes particulièrement déterminées, sévit dans les Ardennes. Pour arriver à ses fins, elles n'hésitent pas à utiliser les moyens les plus sournois...

Les trois femmes ont, elles aussi, réservé une chambre au *Gles des Cerfs* pour mieux pourrir la vie de leurs victimes. Une autre chambre est déjà occupée par des Anglaises, amoureuses de la nature et de la langue française, qui se trouvent, bien malgré elles, mêlées à plusieurs quiproquos rocambolesques.

Durée approximative de la pièce

1 heure 45 minutes

Répartitions des rôles

Variante possible :

3 hommes et 8 femmes si le garde-forestier est une femme.

5 hommes et 6 femmes si une des trois militantes est incarnées par un homme.

D'autres versions mettant en scène 9 ou 10 personnages sont disponibles auprès de l'auteur (voir adresse électronique à son nom sur le site de théâtre.)

 Personnages (dans l'ordre d'apparition sur scène)

| | |
|---------------------|---|
| Victor | Fermier au caractère entier, souvent hargneux à l'égard de sa femme et de sa belle-mère. Idéalement, l'acteur qui incarne le personnage doit s'exprimer avec un accent du terroir. |
| Germaine | Femme de Victor. Elle est volontiers autoritaire avec son mari tout en se montrant bienveillante à l'égard des clients de ses chambres d'hôtes. |
| Le garde-forestier* | Homme consciencieux sachant se montrer efficace lorsque la situation l'exige. Ses amis Germaine et de Victor l'appellent couramment par son prénom : Fernand. |
| Miss Betty | Anglaise plutôt excentrique qui apprécie les Ardennes pour le calme et la quiétude de leurs forêts. Elle s'exprime avec un fort accent <i>british</i> et commet çà et là des fautes de français qui sont reprises telles quelles dans le texte. |
| Miss Mary | Amie de Betty, Anglaise comme elle et tout aussi excentrique. |
| La mère | Mère de Germaine dont le prénom est Lise mais qui se fait appeler Lisette, ce qui a son importance dans l'histoire. Cette femme au caractère bien trempé ne s'en laisse pas conter par son gendre avec lequel elle entretient une relation conflictuelle. Il s'agit du personnage qui dit le moins de répliques (48 au total.) |
| Stéphanie* | Militante active du Front de Défense des Animaux qui n'a qu'un objectif : saboter l'action des chasseurs. Cette femme pugnace reste calme et posée en toutes circonstances. Tout le contraire de Pauline qui l'accompagne dans sa mission. |
| Pauline* | Personne qui se caractérise par un grand manque de confiance en elle. Cette militante se montre volontiers anxieuse et impulsive. Elle perd facilement son calme devant l'imprévu et doit être souvent recadrée par Stéphanie. |
| Rachel* | Complète le trio de militantes du front de défense des animaux. |
| Robert | Chasseur confirmé qui s'accommode mal de son compagnon inexpérimenté et qui perd souvent patience devant ses innombrables frasques. Si l'on compare avec les personnages du cirque, Robert tient le rôle du clown blanc dans le duo qu'il forme avec Félix. A noter qu'à un moment, il doit porter Miss Mary sur son dos (Cette scène peut toutefois être enlevée.) |
| Félix | Personnage naïf et loufoque. Dans le duo qu'il forme avec Robert, Félix tient le rôle de l'Auguste ou du gaffeur. |

*Les rôles du garde-forestier, de Pauline, Stéphanie et Rachel peuvent revenir indistinctement à des hommes ou à des femmes.

Le décor

Il représente la salle de séjour d'une ferme. Au fond, un escalier mène aux chambres d'hôtes. A gauche de la scène, un accès ouvert surplombé d'une arcade donne sur un vestibule. Ce dernier est emprunté pour aller à la porte d'entrée (Non visible du public) et pour se rendre dans les pièces privatives. Toujours côté gauche (Ou côté droit si la configuration de la salle ne le permet pas), une porte ouvre sur la cuisine. A droite de la scène, une autre porte (idéalement une porte-vitrée.) permet un accès direct aux dépendances de la ferme (grange, fenil, courtil, cour intérieure...) et à une prairie.

A prévoir également : une fenêtre fonctionnelle donnant sur l'extérieur.

Le mobilier d'usage qui comprend ce que l'on trouve habituellement dans ce genre d'endroit doit impérativement contenir : une commode ou une armoire, un canapé, un meuble bar, un porte-journaux et un téléphone fixe.

ACTE 1

Les trois coups habituellement frappés juste avant la représentation sont remplacés par une vigoureuse sonnerie de cor de chasse.

A l'ouverture du rideau aucun personnage n'est présent. La sonnerie du téléphone retentit. Une femme en tablier sort de la cuisine pour répondre.

GERMAINE. – Allô !... Oui, monsieur. Vous êtes au Clos des Cerfs ... Certainement, nous faisons bien chambres d'hôtes mais tout est complet... L'ouverture de la chasse attire beaucoup de monde... De rien, monsieur. (*Elle raccroche.*) Ah ! Ca n'arrête pas de sonner depuis ce matin. (*Pendant qu'elle retourne à la cuisine le téléphone sonne de nouveau.*) Encore !

Germaine décroche tandis que Victor, son mari, arrive par la porte-vitrée. Il est accompagné du garde-forestier. Victor porte des bottes et des vêtements de travail. A peine est-il entré qu'il jette négligemment sa veste sur le dossier d'un fauteuil. Germaine, absorbée par sa communication téléphonique, ne prête pas attention aux deux hommes.

VICTOR. – Assieds-toi, Fernand !

GERMAINE, *au téléphone*. – Chut !... Oui, monsieur. Vous êtes au *Clos des Cerfs*. Nous faisons bien chambres d'hôtes mais malheureusement tout est complet...

VICTOR, *ouvrant le bar tout en faisant un clin d'œil à son invité*. – Une p'tite Mirabelle ?

LE GARDE-FORESTIER. – Ce n'est pas de refus.

GERMAINE, *répondant à son interlocuteur*. – Téléphonnez à l'office du tourisme, ils vous communiqueront peut-être d'autres adresses.

VICTOR, *servant les verres de Mirabelle*. – Pour un garde-forestier, l'ouverture de la chasse n'est pas une partie de plaisir.

LE GARDE-FORESTIER. – Ne m'en parle pas. Je suis déjà sur la brèche.

GERMAINE, *toujours au téléphone*. – Chut !... Mais puisque je vous dis que je ne suis pas en mesure de vous aider. Téléphonnez là-bas, vous verrez bien... C'est cela. Au revoir, monsieur (*Elle raccroche.*) Ah ! J'en ai marre des coups de téléphone. Tant pis, je branche le répondeur...

Germaine effectue une brève opération sur son téléphone.

LE GARDE-FORESTIER. – Vos chambres d'hôtes ont un sacré succès, dites-donc.

GERMAINE. – En ce moment, on ne se plaint pas.

LE GARDE-FORESTIER, *tout en sirotant son eau-de-vie de Mirabelle*. – Hier, j'ai vu deux femmes un peu excentriques sortir de chez vous pour aller se promener dans les bois.

GERMAINE. – Ce sont *Miss Betty* et *Miss Mary*, des Anglaises que nous hébergeons depuis une semaine. Elles sont des habituées du *Clos des Cerfs*.

LE GARDE-FORESTIER. – Et vos autres chambres ?

VICTOR. – Il y en a une qui est réservée à des chasseurs.

GERMAINE. – Que Victor accompagnera demain lors de leur sortie en forêt.

VICTOR. – Et une autre, à trois femmes.

GERMAINE. – Des ornithologues qui viennent dans la région, sans doute pour étudier les oiseaux.

LE GARDE-FORESTIER. – Je croyais que vous aviez quatre chambres à louer.

GERMAINE. – En fait, la quatrième est déjà occupée par ma mère.

VICTOR. – Tu parles d'un cadeau !

GERMAINE, *sèchement*. – Victor, je te dispense de tes commentaires.

LE GARDE-FORESTIER. – Vous avez raison de louer des chambres. Ça met du beurre dans les épinards, pas vrai ?

GERMAINE. – Comme tu dis.

VICTOR. – On en a bien besoin. Avec ce que rapportent les produits de la ferme en ce moment !

LE GARDE-FORESTIER. – Hum ! Fameuse, ta Mirabelle !

VICTOR. – Elle est bonne, hein ?

LE GARDE-FORESTIER. – Délicieuse ! (*Il jette un coup d'œil à sa montre.*) C'est pas tout mais il faut que je me tire !

VICTOR. – S'tirer en période de chasse ? Ah! Ah! Ah! (*Rire gras.*) On peut pas mieux dire. Hein, Fernand ?

LE GARDE-FORESTIER, *vidant son verre cul sec*. – Sacré Victor, va !

Le garde-forestier se prépare à partir.

VICTOR. – N'oublie pas. Tu reviens quand tu veux.

LE GARDE-FORESTIER. – Je sais. Allez, à plus.

Le garde-forestier sort par le vestibule.

GERMAINE. – Je suis certaine que Fernand pense comme moi. On devrait aménager davantage de chambres d'hôtes.

VICTOR. – Pour qui ? Tu sais bien qu'en dehors de la période de la chasse, les clients ne se bousculent pas.

Arrivée de Miss Betty et de Miss Mary par le vestibule. Elles portent des vêtements aux couleurs chatoyantes.

GERMAINE. – Bonsoir, *Miss Betty*. Bonsoir, *Miss Mary*. Avez-vous fait une bonne promenade ?

MISS BETTY, *s'exprimant avec un fort accent anglais*. – Nous avons pris... comment dit-on déjà en français?... (*Elle réfléchit un court instant.*) Un bon bol d'air, c'est cela ?

GERMAINE. – Tout à fait.

MISS BETTY. – Vous habitez une région superbe. La nature partout, pas d'autoroute ni de chemin de fer, la forêt à perte de vue. Oh ! *We love it here !*

GERMAINE. – Nous sommes heureux que vous vous plaisiez dans nos belles Ardennes.

MISS MARY, *s'exprimant elle aussi avec un accent anglais*. – Quelque chose m'inquiète, Germaine. Un peu partout, il y a des papiers collés sur les arbres avec écrit dessus : « Attention chasse ! »

GERMAINE. – Demain, c'est l'ouverture de la chasse. Vous ne le saviez pas ?

MISS MARY, *les traits soucieux*. – *No ! it's extremely dangerous !* Nous ne pourrons plus nous promener sans risquer de nous faire trouer le peau ?

VICTOR. – Pas d'panique. Si vous suivez les chemins balisés, vous ne risquez rien.

MISS BETTY, *inquiète*. – What ? Les chasseurs peuvent nous prendre pour un animal.

GERMAINE, *rassurante*. – Ne vous en faites pas, ils ont l'œil aguerris et savent faire la différence entre des biches et deux ladies !

MISS BETTY. – Je l'espère bien. *Bye ! Bye !*

Miss Betty et sa compagne s'engagent dans l'escalier qui mène à leur chambre.

GERMAINE. – Tout à l'heure, nous offrons une coupe de champagne en l'honneur des nouveaux arrivants. Si le cœur vous en dit, venez trinquer avec nous.

MISS BETTY. – Hm ! Le champagne, j'adore !

MISS MARY. – How ! Moi aussi, j'adore... comment vous dites ?... Les bulles. C'est cela, les bulles !

Miss Betty et Miss Mary montent l'escalier en rigolant et disparaissent à l'étage.

GERMAINE. – Ah, elles sont impayables ces Anglaises.

Victor range la bouteille de Mirabelle dans le bar.

VICTOR. – « Me faire trouer le peau. » Elle est impayable c'te Anglaise. (*Un bêlement se fait entendre au loin. Victor jette un coup d'œil par la fenêtre qui donne sur la cour de la ferme et sur la prairie.*) Ah ! La sale rosse de Lisette s'est une nouvelle fois détachée de son piquet ! Tudieu ! Elle ne trouve rien de mieux que de piétiner mes plates-bandes.

GERMAINE. – Cesse d'appeler cette chèvre « Lisette », ça m'agace.

VICTOR. – Lisette, c'est son nom !

GERMAINE. – Je te rappelle que c'est aussi le nom de ma mère.

VICTOR. – Elle s'appelle Lise, ta mère.

GERMAINE. – Son petit nom est Lisette, tu le sais très bien.

VICTOR. – J'n'y peux rien si tout le monde l'appelle d'un nom de chèvre.

GERMAINE. – Chaque fois que tu dis : « Lisette s'est sauvée, je dois la rattraper », j'ai l'impression que tu vas courir après maman.

VICTOR. – Rassure-toi, je ne me donnerais pas cette peine.

GERMAINE. – De même, quand tu dis : « Je mets Lisette à son piquet », je pense toujours que c'est ma pauvre mère que tu attaches.

VICTOR, *ricanant*. – Là, par contre, l'idée ne serait pas pour me déplaire.

GERMAINE. – Tu n'aurais jamais dû accepter quand le père Armand a proposé de nous fourguer cette chèvre.

VICTOR. – T'en as de bonnes ! Il arrêterait la ferme. Fallait bien que quelqu'un s'occupe de la bête. Bon, faut que je l'attrape avant qu'elle ne me piétine tout le potager.

Victor sort par la porte-vitrée tandis que la mère arrive par l'escalier. Elle transporte une valise qu'elle dépose près d'un fauteuil.

LA MERE. – Germaine, ça ne peut plus durer !

GERMAINE, *qui répond d'un air détaché tout en s'occupant*. – Qu'y a-t-il, maman ?

LA MERE. – Depuis que tu m'héberges, ton diable de mari me pourrit la vie.

GERMAINE. – C'est un peu de ta faute. Tu as aussi le don de le provoquer.

LA MERE, *vexée*. – Fais-moi passer pour une virago tant que tu y es !

GERMAINE. – Tout de suite les grands mots.

LA MERE. – Tu sais bien qu'il ne peut pas me pifer. Ce que je ne supporte pas chez lui, c'est sa grossièreté.

GERMAINE. – Allons donc ! Il jure bien de temps en temps, comme tous les fermiers, mais de là à le traiter de grossier personnage.

LA MERE. – Tu ne connais pas ton mari, ma parole. Ecoute bien : hier, j'étais assise sur le banc dans la cour de la ferme quand des scouts sont arrivés. Ils collectaient de l'argent pour une maison de retraite. Sais-tu ce que ce gougea leur a proposé ?... (*Elle se désigne elle-même.*) Moi !

GERMAINE. – Comment cela, toi ?

LA MERE. – Il a dit : « Je vous donne mille euros si vous me débarrassez de ma belle-mère. Embarquez-la tout de suite. C'est à prendre ou à laisser. » Il a crié ça bien fort pour que je l'entende. Ton mari ose me monnayer comme une vulgaire vache, tu te rends compte ?

GERMAINE. – Qu'est-ce que tu racontes ? Une vache en bonne santé vaut bien plus que mille euros, voyons.

LA MERE. – Tu m'en diras tant !

GERMAINE. – Elles se vendent à ce prix-là lorsqu'elles sont vieilles et ne donnent plus de lait.

LA MERE, *vexée*. – Dis tout de suite que je ne vaux pas plus qu'une charolaise décrépie aux mamelles desséchées.

GERMAINE. – Je n'ai pas dit cela, maman. Je te signale que c'est toi qui te compare à une vache... Tiens, tu as descendu ta valise ?

LA MERE. – J'ai décidé de passer le week-end chez mon frère.

GERMAINE, *surprise*. – Chez tonton Lucien ?

LA MERE. – Oui. Je n'aurais pas pu t'avertir plus tôt, l'idée m'est venue tout à l'heure en pensant à l'épisode des scouts. L'air devient irrespirable, ici.

GERMAINE. – Cette visite est une excellente idée, elle t'aidera à te changer les idées.

LA MERE. – Ah oui, parce j'en ai bien besoin, crois-moi.

GERMAINE. – Tu pars longtemps ?

LA MERE. – Non. Seulement pour le week-end.

GERMAINE. – Donne une bise de ma part à ce cher tonton. Maintenant, je dois te laisser pour préparer l'arrivée de nos nouveaux clients.

Germaine s'en va à la cuisine.

LA MERE, *ricanant*. – Une bise à ce cher tonton ! Pourquoi ne s'en charge-t-elle pas elle-même ? C'est toujours la même chose, les vieux n'intéressent personne.

MISS MARY, *surgissant par l'escalier*. – Bonsoir, Lise. Oh, excusez-moi, je voulais dire Lisette.

LA MERE. – Ce n'est pas grave, *Miss Mary*.

MISS MARY. – Je n'arrive pas à me faire à ce petit nom par lequel tout le monde vous appelle.

LA MERE. – Lise ou Lisette, peu importe. C'est de toute façon moi. Avez-vous passé une bonne journée ?

MISS MARY. – Excellente. J'adore les Ardennes. (*Découvrant la valise.*) Ah ! Vous partez ?

LA MERE. – Oui. Quelques jours chez mon frère... Où est *Miss Betty* ?

MISS MARY. – Dans la chambre. Elle se prépare pour le verre de l'amitié

LA MERE. – Je voulais vous demander, comment se fait-il que vous parliez si bien notre langue ?

MISS MARY. – Ma nurse était Française et Betty passait ses vacances en Belgique dans la famille de sa mère.

LA MERE. – Ah, je comprends mieux.

MISS MARY. – Mais nous faire encore beaucoup de fautes et puis il y a des expressions bizarres que nous ne pas toujours comprendre et que nous écrivons dans un petit calepin.

LA MERE. – Ah, c'est donc cela les notes que je vous vois prendre. De quelles expressions parlez-vous ?

Miss Mary ouvre son calepin.

MISS MARY. – Par exemple, la phrase : « Monter sur ses grands chevaux. » Pourquoi parler ainsi à des gens qui ne font pas d'équitation ? Il y a aussi : « Tu mènes bien ta barque ou tu nous mènes en bateau. » Etrange d'affirmer cela à quelqu'un qui n'a jamais navigué !

LA MERE. – C'est un langage imagé, *Miss Mary*.

MISS MARY. – Une autre phrase fait sourire quand vous dites d'un homme qu'il porte des cornes. Est-ce en rapport avec la chasse ?

LA MERE. – Pas du tout. De tout temps, un des sports favoris des femmes de chez nous a été de faire porter des cornes à leur mari.

MISS MARY. – Je me demande aussi pourquoi tant de gens ici considèrent leur pays comme une basse-cour. Les policiers sont vus comme des poulets et certaines femmes comme des dindes ou des oies blanches. Certains se prennent même pour des volatiles.

LA MERE. – Allons donc !

MISS MARY. – Mais oui. Combien de fois ai-je entendu : « Prends-en de la graine ou j'ai la chair de poule. ». Et puis il y a cette obsession du bec.

LA MERE. – Comment cela ?

MISS MARY. – Vous n’arrêtez pas de dire : « Tu pues du bec, tu es le bec dans l’eau, quand ce n’est pas carrément, je te cloue le bec ! » Quand vous disputez, vous avez une « prise de bec. »... Mais il y a pire, Lisette. Je suis inquiète de voir autant de vos compatriotes infestés par les vers, les puces et les poux.

LA MERE. – Mais non, voyons.

MISS MARY. – Bien sûr que si. Des expressions comme : « Se tirer les vers du nez, se chercher des poux sur la tête ou avoir la puce à l’oreille » sont courantes. Et puis on dit que la France est le pays de la gastronomie. C’est faux ! Vous vous délectez de cuisses de grenouille, vous bouffez du lion, vous avalez des couleuvres et le pire de tout, vous mangez carrément les pissenlits par la racine.

LA MERE. – Ces mots ont un sens qu’il ne faut pas prendre au pied de la lettre.

MISS MARY, *tout en écrivant dans son calepin*. – Pied de la lettre ! Voilà encore quelque chose que je ne pas comprendre.

LA MERE. – Quand nous aurons le temps, je me ferai un plaisir d’éclairer votre lanterne.

MISS MARY. – Eclairer ma lanterne ?

LA MERE. – Oui. Eclairer la lanterne d’une personne se dit lorsqu’on projette de lui expliquer quelque chose qu’elle ne comprend pas.

MISS MARY. – Permettez, je note (*Elle écrit la phrase dans son calepin*.)... Quelle expression curieuse... Au fait, je ne jamais me rappeler si vous êtes la mère de Victor ou de Germaine.

LA MERE. – De Germaine, bien sûr.

MISS MARY. – Victor est donc votre bon-fils ?

LA MERE. – On ne dit pas bon-fils mais beau-fils, la nuance est importante, surtout pour mon gendre qui ignore tout du mot bonté.

MISS MARY. – Mais je le trouve gentil, Victor.

LA MERE. – Eh bien, pas moi. Il m’a littéralement prise en grippe.

MISS MARY, *tout en notant le mot dans son calepin*. – *Oh dear !* J’espère que vous êtes vaccinée ?

LA MERE. – Pourquoi donc ?

MISS MARY. – Pour ne pas l’attraper... (*Elle remarque que la mère n’a pas saisi le sens de son propos*.) La grippe !

LA MERE. – Ne vous inquiétez pas. Celle-là n’est pas contagieuse.

MISS MARY. – Votre beau-fils ne vous aime pas ? (*Comme beaucoup d'Anglais, elle omet de faire la liaison entre le vous et le aime.*)

LA MERE. – C'est peu dire. Tenez, l'autre jour, ce mufle m'aborde avec un grand sourire et me montre une brochure vantant les mérites de la thalassothérapie. Il me dit ensuite avec son manque de tact habituel : « Belle-maman, vous devriez faire une cure, c'est excellent pour une vieille femme comme vous. »

MISS MARY. – Cela prouve qu'il a le souci de votre santé.

LA MERE. – Pensez-donc ! Il tentait de m'embobiner pour que je parte d'ici au plus vite. Mais je lui ai bien fait comprendre que je n'étais pas dupe de son manège.

MISS MARY. – Peut-être vous devriez un peu causer avec votre beau-fils pour faire la paix.

LA MERE. – Allons bon ! Ce bougre est un homme de la terre qui ne prend pas le temps de parler. Il a bien d'autres chats à fouetter.

MISS MARY., *horriifiée* – Des chats à fouetter! *It's Terrible !*

LA MERE. – Une chose est sûre, il ne pleurera pas à mon enterrement.

MISS MARY, *encore sous le choc*. – J'ai entendu plus que je ne peux en supporter. Au revoir, Lisette.

LA MERE. – A bientôt, *Miss Mary*.

MISS MARY, *à part, tout en montant les escaliers*. – Fouetter des chats, quelle monstruosité !

Miss Mary arrive à l'étage.

LA MERE. – Elles ont de drôles de réactions, ces Anglaises. (*Elle jette un coup d'œil à sa montre.*) Préparons-nous, le taxi ne va pas tarder à arriver.

La mère met son manteau et son chapeau tandis que Victor arrive par la porte-vitrée.

VICTOR, *croyant trouver sa femme en arrivant*. – Cette fois-ci, j'ai serré le nœud à fond. Cette sale rosse ne foutra plus le camp. (*Il est surpris par la présence de la mère.*) Tiens ! Qu'est-ce que vous faites là, vous ?

LA MERE. – Et vous, que faites-vous là ?

VICTOR. – Tudieu ! (*Sèchement.*) Je suis chez moi ici et je n'ai de compte à rendre à personne.

LA MERE, *provocante*. – Merci de me le rappeler aussi gentiment.

VICTOR, *sur un ton ironique*. – C'est normal. A votre âge on perd la mémoire.

LA MERE, *sèchement*. – Pas suffisamment pour ne plus me souvenir de toutes les méchancetés que vous proférez à mon égard.

VICTOR, *esquissant un sourire en découvrant la valise*. – Tiens, vous partez ?

LA MERE. – Je vais à Montmédy, rendre visite à mon frère.

VICTOR., *la mine réjouie*. – Il vous gardera longtemps, j'espère.

LA MERE, *sur un ton ironique*. – Pas plus d'un week-end, ne vous en déplaie.

VICTOR, *déçu*. – Oh ! ça ne fait pas long, un week-end. Tant qu'à faire sa valise autant que ce soit pour plusieurs semaines.

LA MERE, *ironiquement*. – Je m'en voudrais de vous faire trop languir pendant mon absence.

VICTOR. – J'envie votre frère. L'heureux homme qui ne devra vous supporter que deux jours.

On entend un coup de klaxon provenant de l'extérieur.

LA MERE. – Voilà mon taxi. (*Un sourire provocateur aux lèvres.*) A très bientôt, mon gendre.

La mère sort par le vestibule.

VICTOR, *lui criant de loin*. – Dommage qu'on n'est pas en Suisse, je pourrais vous crier « adieu. »

Germaine revient de la cuisine avec de la vaisselle à ranger dans la commode.

VICTOR. – Tu ne m'avais pas dit que ta mère allait chez son frère.

GERMAINE, *tout en s'activant*. – Elle vient de me l'apprendre à l'instant... Maintenant, va te changer. Les clients vont arriver.

La sonnette de la porte d'entrée retentit.

GERMAINE. – Les voilà déjà ! (*Germaine enlève fébrilement son tablier*) Dépêche-toi !

Victor sort par la cuisine tandis que Germaine s'engage dans le vestibule.

GERMAINE, *parlant dans le vestibule*. – Bonjour, mesdames. Soyez les bienvenues au *Clos des Cerfs*... (*Elle revient accompagnée de trois dames vêtues comme des randonneuses et portant chacune un sac à dos et un appareil photo.*) Entrez, je vous en prie. Avez-vous fait bon voyage ?

STEPHANIE. – Absolument. Nous sommes enchantées de venir dans les Ardennes.

RACHEL. – Nous attendions cela depuis si longtemps !

GERMAINE. – Désirez-vous un petit rafraîchissement ?

STEPHANIE. – Non. Merci, madame.

GERMAINE. – Appelez-moi Germaine. Ici, on ne fait pas de chichis.

STEPHANIE. – Entendu. Moi, c'est Stéphanie, je vous présente mes deux compagnes Pauline et Rachel.

GERMAINE. – Heureuse de vous connaître. C'est la première fois que nous accueillons des ornithologues. (*A Pauline.*) Que venez-vous faire au juste ?

PAULINE, *embarrassée par la question.* – Euh ! Eh bien... Observer les oiseaux.

RACHEL, *qui renchérit.* – Oui, un maximum d'oiseux.

STEPHANIE. – Les plus beaux de préférence.

RACHEL. – Et aussi les plus rares.

GERMAINE. – Cela va de soi pour des ornithologues mais pourquoi précisément dans notre région ?

La question de Germaine prend de court ses interlocutrices.

STEPHANIE, *déconcertée par la question.* – Eh bien... Ce serait un peu long à vous expliquer.

RACHEL. – La faune d'ici présente un réel intérêt scientifique. N'est-ce pas Stéphanie ?

STEPHANIE, *trop heureuse de la perche que lui tend Rachel.* – Tout à fait. Elle est d'une richesse exceptionnelle.

GERMAINE. – Ah bon, je l'ignorais ? Nous aurons l'occasion de parler de tout cela plus tard, je suppose.

STEPHANIE. – Pouvez-vous nous indiquer où se trouve notre chambre, s'il vous plaît ?

GERMAINE. – Bien sûr. Je vais vous y conduire.

STEPHANIE. – Ne vous donnez pas cette peine.

RACHEL. – Nous la trouverons bien nous-mêmes.

GERMAINE. – Comme vous voudrez. Elle est à l'étage, au fond du couloir, à gauche. (*Les trois femmes s'engagent dans l'escalier.*) Quand vous serez installées, venez nous rejoindre. Nous offrons le verre de l'amitié en l'honneur de nos nouveaux arrivants.

STÉPHANIE. – C'est très aimable à vous mais nous ne pourrions pas rester longtemps.

RACHEL. – Oui, demain, nous devons nous lever de bonne heure.

GERMAINE. – Je comprends.

STEPHANIE. – Venez, les filles !

Les trois femmes montent avec leur sac à dos.

GERMAINE. – Elles sont charmantes, ces femmes... (*La sonnette de la porte d'entrée retentit à nouveau.*) Ah ! Ce doit être les chasseurs. (*Elle s'engouffre dans le vestibule pour accueillir les nouveaux arrivants.*) Bonjour, messieurs. Soyez les bienvenus au Clos des Cerfs (*Elle revient accompagnée de deux hommes habillés comme le sont habituellement les chasseurs. Ils transportent chacun une valise, un fusil, une gibecière et une paire de jumelles. Robert porte des lunettes et une chapka ou une toque en fourrure de lapin.*) Entrez, je vous en prie. Avez-vous fait bon voyage ?

ROBERT. – Absolument.

FELIX. – Heureusement qu'on avait le GPS. (*Discrètement à son compagnon.*) Dis, on arrive dans le trou du cul des Ardennes, ici.

GERMAINE, *ayant constaté l'aparté.* – Pardon ?

ROBERT. – Hum ! (*Esquissant un sourire forcé.*) Rien... Mon ami me souffle qu'on arrive dans un endroit typique des Ardennes, ici.

GERMAINE, *souriante.* – Vous verrez, vous ne tarderez pas à tomber sous le charme de nos forêts au point de ne plus pouvoir vous en passer.

ROBERT. – D'autant qu'on les dit fort giboyeuses.

GERMAINE, *qui confirme.* – Ah ça, elles sont un véritable paradis pour les chasseurs.

ROBERT. – Vous nous mettez l'eau à la bouche. N'est-ce pas Félix ?

FELIX, *qui mime le tir avec son arme.* – Pan ! Pan ! Pan ! Demain, je sens qu'on va faire un carnage.

Robert attrape le canon du fusil tout en jetant à Félix un regard désapprobateur. Celui-ci, tout penaud, dépose l'arme.

GERMAINE. – Votre ami a l'air enthousiaste à ce que je vois ?

ROBERT. – Nous le sommes tous les deux. Pensez-donc ! L'ouverture de la chasse... On attend ça depuis tellement longtemps !

GERMAINE. – Désirez-vous prendre un petit rafraîchissement ?

ROBERT. – Merci, madame. Plus tard, peut-être.

GERMAINE. – Appelez-moi Germaine, je préfère.

ROBERT. – Va pour Germaine. Moi, c'est Robert.

FELIX, *souriant d'une manière niaise*. – Et moi, Félix.

Comme s'il ne s'était pas déjà assez fait remarquer, Félix sort son mouchoir et se mouche bruyamment. Sur ce, Victor arrive par la cuisine après avoir remplacé ses vêtements de fermier.

GERMAINE. – Je vous présente Victor, mon mari.

VICTOR. – Messieurs !

Félix et Robert répondent par un hochement de tête.

GERMAINE. – C'est lui qui vous accompagnera dans la forêt. A présent, je vous invite à le suivre jusqu'à votre chambre.

ROBERT. – Ne vous dérangez pas. Nous la trouverons bien nous-mêmes.

GERMAINE. – A votre guise. Elle est à l'étage, au fond du couloir, à droite.

Félix se mouche une nouvelle fois bruyamment. Robert lui donne un coup de coude pour lui demander d'être plus discret.

FELIX, *à Robert*. – J'y peux rien, l'air de la campagne me met le pif en compote.

GERMAINE. – Quand vous aurez déposé vos bagages, venez nous rejoindre. Nous prendrons ensemble le verre de l'amitié.

FELIX, *intéressé*. – T'as entendu, Robert ? Le verre de l'amitié... On ne peut pas le servir tout de suite, j'ai une soif de pendu ?

ROBERT, *sèchement*. – Madame a dit : « Quand nous aurons déposé nos bagages. »
(*Discrètement à son compagnon.*) Ne me fais pas déjà regretter de t'avoir pris avec moi.

Félix et Robert montent dans leur chambre en emportant les bagages et le matériel, excepté un fusil que Félix oublie de reprendre.

GERMAINE. – Victor, viens m'aider à la cuisine.

VICTOR. – Pff, on n'arrête jamais dans cette maison.

Germaine se rend à la cuisine avec Victor. Stéphanie et Pauline déboulent l'escalier.

PAULINE. – J'ai les jetons, Stéphanie. Si les chasseurs nous repèrent, on est foutues.

STEPHANIE. – Chut ! Parle moins fort !

PAULINE. – Tout de même ! Quelle drôle d'idée de se faire passer pour des ornithologues.

RACHEL. – Réfléchis ! C'est le meilleur moyen pour cacher que nous sommes un commando anti-chasseurs du Front de Défense des Animaux.

Pauline fait la moue en signe de scepticisme.

STEPHANIE. – Fais-nous confiance, Pauline. Ce genre d'opération, Rachel et moi ça nous connaît.

RACHEL. – On n'en est pas à la première fois.

STEPHANIE. – Pour te rassurer, dis-toi bien qu'en ce moment, plusieurs de nos potes préparent des actions comme les nôtres.

PAULINE. – C'est vrai, ça fait du bien de savoir qu'on n'est pas les seules à s'attaquer à ces massacreurs d'animaux.

STEPHANIE. – Maintenant, concentrons-nous sur notre plan de bataille. Il est temps de se remémorer les modalités de notre mission ? A toi, Rachel !

RACHEL, *sur un ton récitatif*. – Phase un : vol et sabotage du matériel des chasseurs. Il faudra être en mesure d'entrer dans leur chambre.

STEPHANIE. – J'ai observé la serrure de leur porte. Elle est très classique. As-tu le passe, Pauline ?

PAULINE, *brandissant une clé*. – Affirmatif.

RACHEL. – La priorité sera de saboter les portables. Le reste viendra ensuite.

STEPHANIE. – Pauline, explique-nous la phase deux.

PAULINE, *toujours sur un mode récitatif*. – Demain, dès l'aube, mise en place des projectiles sur le théâtre d'opération.

STEPHANIE. – J'ai procédé à un repérage. Nous attendrons les chasseurs en haut d'une falaise qui surplombe leur chemin. Ensuite, Rachel !

RACHEL. – Phase trois : Attaque proprement dite devant générer un effet de surprise maximal.

STEPHANIE. – Les filles, on va leur en faire baver.

RACHEL. - Ah, ces sales bougres s'attendent à monter au paradis des chasseurs. Pour eux, les forêts ardennaises seront un enfer.

PAULINE. – Il faudra préparer des grosses pierres bien lourdes pour leur défoncer le crâne.

STEPHANIE. – Sûrement pas. Quelques cailloux légers feront l'affaire.

PAULINE, *décue*. – Oooh !

RACHEL. – L'objectif est de les mettre hors d'état de nuire, pas de les trucider. Nous ne sommes pas des criminelles, Pauline.

Des bruits en provenance de la cuisine se font entendre.

STEPHANIE. – Chut ! Personne ne doit nous entendre.

Germaine arrive en transportant un plateau sur lequel ont été disposé des verres à champagne. Victor apporte la bouteille.

GERMAINE. – Vous êtes déjà descendues, je vois.

VICTOR, *saluant*. – Mesdames.

GERMAINE, *faisant les présentations*. – Victor, mon mari.

Victor salue d'un mouvement de tête.

GERMAINE, *à Victor*. – Stéphanie Pauline et Rachel, nos trois ornithologues.

STEPHANIE, *parlant également pour ses deux compagnes*. – Enchantées.

VICTOR, *se tournant vers Pauline*. – Vous venez étudier quels genres de volatiles ?

PAULINE, *prise de court par la question*. – Euh ! Tous les genres. Hein, Stéphanie ?

STEPHANIE. – Parfaitement. Nous ne ciblons pas d'espèces particulières.

GERMAINE. – Cesse d'importuner nos pensionnaires avec tes questions !

VICTOR, *sèchement*. – Germaine, je m'intéresse et pis c'est tout.

Robert et Félix arrivent par l'escalier. Félix se mouche une nouvelle fois bruyamment.

GERMAINE. – Approchez, messieurs ! Les verres sont servis.

FELIX, *se précipitant vers le plateau*. – T'as vu, Robert ? Du champagne !

ROBERT. – Tout doux, Félix. Tout doux !

VICTOR, *qui constate l'intérêt de Félix pour la boisson*. – Quand on aura un moment, je vous ferai goûter ma petite Mirabelle. Vous m'en direz des nouvelles.

FELIX, *fébrilement*. – Hm ! C'est excellent, l'eau-de-vie de Mirabelle.

Arrivée des deux Anglaises par l'escalier. Pour l'occasion, elles ont revêtu des vêtements chics... un chic très british aux couleurs pastels. Elles portent également un chapeau excentrique très voyant qui rappelle ceux des reines d'Angleterre.

GERMAINE. – Oh, *Miss Betty, Miss Mary*. Vous vous êtes mises sur votre trente et un !

MISS BETTY. – Trente et un ? Voilà encore une expression que nous ne connaissons pas.

MISS MARY, ouvre son calepin. – Je note.

GERMAINE. – *Miss Betty et Miss Mary* sont Anglaises. Elles se passionnent pour les subtilités de notre langue. (*Elle se tourne vers les deux Anglaises pour leur présenter les nouveaux arrivants.*) *Stéphanie, Pauline et Rachel* sont ornithologues. Elles viennent étudier les oiseaux de notre belle région. Et voici nos deux chasseurs : *Félix et Robert*.

Tout le monde se salue courtoisement d'un léger mouvement de la tête.

MISS MARY. – How ! Je aime beaucoup les chasseurs mais je avoir peur qu'ils me trouent le peau.

ROBERT. – Vous n'avez rien à craindre. Depuis Waterloo, les Français ne tirent plus sur les Anglais.

Germaine, Victor et les chasseurs éclatent de rire. Pauline et Stéphanie qui haïssent les chasseurs sourient uniquement pour faire bonne figure.

GERMAINE, levant son verre. – Trinquons à votre arrivée. En espérant que le séjour au *Château des Gerfs* vous sera agréable.

MISS BETTY. – Je aime beaucoup le champagne.

MISS MARY. – Moi aussi, je l'adore.

Les deux Anglaises lèvent leur verre comme tous les convives.

LES DEUX ANGLAISES. – *Cheers !* (Ce qui signifie « à votre santé » en anglais.)

Les Anglaises boivent leur verre cul sec, tout comme Félix.

FELIX, discrètement à *Robert*. – Elles ont une sacrée descente, les miss.

ROBERT, qui tente de contenir son énervement. – Une aussi grande que la tienne.

Germaine remplit une nouvelle fois le verre des deux Anglaises et de Félix.

VICTOR. – Alors, en forme pour la chasse ?

ROBERT. – Certainement. N'est-ce pas, Félix ?

FELIX, *sûr de lui*. – Demain, ça va saigner. (*Il mime le tir comme s'il avait un fusil en main.*)
Pan ! Pan ! Pan !

Robert tape discrètement mais sèchement son talon sur le pied de son compagnon pour le faire taire. Celui-ci se tortille en tentant de maîtriser la douleur. Sur scène, le choc peut aboutir sur le sol, juste à côté du pied, le public ne s'en rendra pas compte.

VICTOR. – Dites-moi, Félix, qu'aimez-vous le plus chasser ?

FELIX, *pris de court par la question*. – Hein ?

VICTOR. – Je vous demande ce que vous aimez chasser ?

FELIX. – Euh !... Le gibier.

VICTOR et GERMAINE, *riant*. – Ah! Ah! Ah!

VICTOR, *à Robert*. – C'est un comique, votre ami.

ROBERT, *fusillant Félix du regard*. – Pas pour tout le monde.

VICTOR. – Je demandais quel type de gibier. A poil ou à plume ?

FELIX, *fixant Robert*. – Euh ! Ça dépend de ce qu'on trouvera. Hein, Robert ?

VICTOR. – C'est important pour le choix des munitions.

GERMAINE. – Vous verrez cela demain avant de vous mettre en route.

MISS MARY. – Et vous, Pauline, vous venez dans les Ardennes pour les oiseaux ?

PAULINE, *légèrement compassée*. – Oui.

MISS MARY. – Nous aimons beaucoup les oiseaux. N'est-ce pas Betty ?

MISS BETTY. – Enormément.

VICTOR. – Pour une fois qu'on héberge des connaisseuses, j'en profite pour poser une question.

GERMAINE. – Oh, tu nous énerves avec tes questions.

VICTOR, *sèchement*. – Germaine, je m'intéresse et pis c'est tout ! J'veux parler de la grue.

GERMAINE, *agacée*. – Ca fait des mois que tu nous bassines avec ta grue. Personne n'en a rien à faire.

VICTOR. – Si. Moi, ça me turlupine.

PAULINE, *naïvement*. – Pourquoi une grue, il y a des travaux dans le coin ?

Tout le monde éclate de rire sauf Stéphanie et Rachel qui laissent paraître un rictus de mauvaise humeur.

VICTOR. – Ah! Ah! Ah! Très drôle.

GERMAINE, *gloussant*. – Ah! Ah! Ah! Votre amie a un grand sens de l'humour.

STEPHANIE, *voulant rattraper la situation en souriant*. – Ah ça, un vrai boute-en-train.

RACHEL, *en aparté à Pauline mais de manière audible pour le public*. – Qui ne fait pas rire tout le monde.

Tout en parlant, Rachel donne discrètement à sa compagne un coup de coude bien senti tout en lui jetant un regard sévère

PAULINE. – Ah, parce qu'on parle de l'oiseau ?

STEPHANIE, *lui répondant discrètement*. – Evidemment, pauvre cloche.

VICTOR. – Bon, je pose ma question (*Il voit sa femme lever les yeux au ciel.*) Quoi encore ?

GERMAINE, *agacée*. – Dépêche-toi et qu'on en finisse.

VICTOR. – La grue arrive dans nos régions en octobre.

STEPHANIE, *jouant à la connaisseuse*. – Certes !

VICTOR. – Depuis quelques années, elle s'installe ici tout l'hiver au lieu de continuer sa migration, ce qui est tout à fait inhabituel. Comment expliquez-vous ça ?

Les trois femmes se regardent sans trop savoir quoi répondre

RACHEL, *faisant de l'esbroufe sur un ton doctoral*. – C'est difficile à expliquer. Les causes sont nombreuses et polyfactorielles, voyez-vous.

VICTOR, *se tournant vers Pauline*. – Comment cela polyfactorielles ?

Pauline laisse paraître son désarroi par un rire bête et un sourire crispé.

RACHEL. – Elles sont surtout d'une complexité rare.

STEPHANIE. – D'autant qu'ils interagissent entre eux.

VICTOR. – Comme c'est intéressant. (*Se tournant vers Pauline.*) Expliquez-moi !

PAULINE. – Hum ! C'est tellement compliqué que je ne sais pas par où commencer... (*En aparté.*) Par où finir non plus d'ailleurs !

VICTOR. – Ce s’rait pas dès fois à cause du réchauffement climatique ?

STEPHANIE, *toujours sur un ton doctoral*. – Ah ! Certainement, le réchauffement joue à coup sûr un rôle déterminant, n’est-ce pas Rachel.

RACHEL. – Absolument. Surtout sous nos latitudes.

PAULINE, *se croyant intéressante*. – Et sous nos longitudes aussi !
Coup de coude discret de Rachel à Pauline tout en la fusillant du regard.

VICTOR. – Pauline, expliquez-moi l’effet du réchauffement climatique sur les grues ?

PAULINE, *en aparté tout en marquant un temps d’hésitation*. – pourquoi est-ce toujours à moi qu’on pose des questions pareilles ?

VICTOR, *Insistant*. – Répondez, j’ai hâte de savoir.

PAULINE, *improvisant*. – Eh bien... Euh... Quand la température augmentation, les grues ont chaud, tellement chaud qu’elles n’ont plus le courage de voler.

Rachel et Stéphanie jettent à Pauline un regard sévère. Pauline leur répond par une mimique indiquant qu’elle devait bien répondre quelque chose.

VICTOR. – Ah bon, c’est aussi simple que ça ?

GERMAINE, *agacée*. – Mais non. On t’a dit que les causes étaient polyfactorielles. C’est donc un facteur parmi d’autres. Veuillez excusez mon mari qui a du mal à comprendre. Il n’a pas dépassé le certificat d’étude. (*A Victor.*) Si tu resservais nos invités !

VICTOR, *levant la bouteille*. – Bon ! Une petite coupe à ceux qui veulent.

MISS MARY, *qui tend son verre à Victor, tout comme Betty*. – Moi, je veux.

MISS Betty... Hips ! Moi aussi.

MISS MARY. – Nous beaucoup aimer le champagne.

FELIX, *qui, lui aussi, tend son verre*. – Moi, c’est ma boisson préférée.

Victor remplit les verres des Anglaises et de Félix. Les autres convives indiquent d’un signe de la main qu’ils ne désirent plus être resservis.

ROBERT. – C’est le dernier. Après c’est tout, Félix ?

FELIX. – Déjà ?

STEPHANIE. – Il se fait tard. Si vous le permettez, nous allons regagner notre chambre.

GERMAINE. – Je vous en prie. Le petit-déjeuner se prend à partir de six heures.

PAULINE. – Qu'est-ce qu'on mange ?

RACHEL. – Tu verras bien ! (*A Germaine.*) Veuillez excusez mon amie, elle est très gourmande.

GERMAINE. – Tant mieux, elle aura de l'appétit.

STEPHANIE, *parlant aussi pour ses deux comparses.* – Merci pour le verre et bonne nuit.

L'assemblée souhaite la bonne nuit aux trois femmes avant qu'elles ne montent à l'étage. Miss Betty accapare discrètement la bouteille et se remplit un nouveau verre. A la longue elle devient un peu saoule.

VICTOR, *qui interpelle Félix.* – Où chassez-vous habituellement ?

FELIX, *pris de court.* – Oh ! Un peu partout !

GERMAINE. – Vous avez bien un endroit de prédilection.

Félix se rapproche de Robert qui lui souffle discrètement quelque chose à l'oreille.

FELIX, *qui pense répéter ce que lui a dit Robert.* – Dans les bois de Boulogne.

Robert lève les yeux au ciel en se tapant sur la cuisse en signe de désespoir.

VICTOR, *surpris.* – Boulogne, près de Paris ? La chasse est autorisée là-bas ?

ROBERT, *qui a du mal à contenir son énervement.* – Bien sûr que non.

VICTOR. – A ce qu'il paraît, on y chasse un gibier à poil un peu particulier ! Ah ! Ah ! Ah !

GERMAINE. – Victor, cesse tes grivoiseries.

VICTOR. – Ben quoi, on ne peut même plus rigoler.

ROBERT. – Veuillez excuser mon ami. Sa langue a fourché. Il voulait dire les bois de Sologne.

ROBER, *excédé.* – Pas besoin de le dire. Tout le monde l'a constaté.

VICTOR. – Demain, je vous propose de prendre le petit-déjeuner de bonne heure avant d'aller chasser.

ROBERT, *regardant Félix.* – Entendu. (*S'adressant à Félix.*) Si on veut être en forme, il va falloir à aller se coucher... Tu entends, Félix ?

FELIX. – Pas avant d'avoir goûté la Mirabelle.

ROBERT. – De la Mirabelle après le champagne ?

VICTOR. – Allons Robert, Laissez-le prendre un petit verre, vous voyez bien qu’il en meurt d’envie.

ROBERT. – D’accord mais alors un seul.

FELIX. – T’es un pote, Robert.

Victor va au bar pour servir un verre à Félix.

ROBERT. – Je n’ai pas envie de chasser avec un mec bourré, moi. Allez, bonne nuit à tout le monde.

GERMAINE. – Bonne nuit à vous aussi, Robert.

Miss Mary se lève en titubant et emboîte le pas à Robert.

GERMAINE. – Vous montez aussi dans votre chambre, Miss Mary ?

MISS BETTY. – Quand elle a trop bu, elle n’entend pas ce qu’on lui dit.

GERMAINE. – Voyez-vous cela !

Miss Mary qui se trouve dans un état d’ébriété avancé entame la montée de l’escalier à quatre pattes.

ROBERT, *la relevant.* – Relevez-vous, madame. (*Il lui propose son bras.*) Nous allons prendre l’escalier ensemble.

MISS BETTY. – Robert !

ROBERT, *qui se tourne vers Miss Betty.* – Oui ?

MISS BETTY. – Vous êtes un vrai Gentleman.

Miss Mary qui est sur une marche supérieure à celle sur laquelle se tient Robert en profite pour l’agripper au cou et sauter sur son dos à califourchon.

Si la morphologie des acteurs ne permet pas à Robert de porter miss Mary, il l’aidera simplement à monter l’escalier en la soutenant et le dialogue reprendra à la réplique de la page suivante : Robert arrive à l’étage avec Miss Mary qui ronflote.

ROBERT, *surpris.* – Oh là. Tout doux, tout doux !

VICTOR. – Ca y est ! Nous v’là au steeple chase d’Auteuil !

MISS BETTY. – Mon amie adore le champagne mais ne supporte pas l’alcool.

FELIX. – Ca se voit. Elle en tient une solide.

ROBERT, *avec l'Anglaise sur le dos*. – Bon, qu'est-ce qu'on fait ? Je commence à fatiguer, moi !

GERMAINE. – Déjà, parlez moins fort ! Vous allez la réveiller. (*Elle relève délicatement la tête de Miss Mary endormie.*) Regardez, on dirait un ange.

Germaine est attendrie.

ROBERT. – Un ange qui fait son poids, je vous signale.

GERMAINE. – Soyez, gentil, Robert. Montez *Miss Mary* dans sa chambre et déposez-là délicatement sur son lit.

ROBERT. – Hein ! Grimper l'escalier avec elle sur le dos ? Vous en avez de bonnes, vous ! (*Impatient d'être aidé.*) Quelqu'un pourrait me filer un coup de main ?

GERMAINE. – Surtout pas. Il faut la bouger le moins possible pour ne pas la réveiller.

VICTOR. – Allons ! Courage, Robert !

MISS BETTY, à Robert. – Vous êtes un vrai gentleman.

ROBERT, *montant péniblement les marches de l'escalier avec l'Anglaise à califourchon*. – Je suis venu dans les Ardennes pour chasser, moi. Pas pour me faire grimper dessus par un rosbif !

Robert arrive à l'étage avec Miss Mary qui ronflote.

VICTOR, *à Félix*. – Alors, elle est bonne, ma Mirabelle ?

FELIX, *tout en sirotant le contenu de son verre*. – Succulente.

GERMAINE, *baillant*. – Moi aussi, il est temps que j'aie retrouvé mon lit. (*Elle salue l'Anglaise.*) *Miss Betty*, je vous souhaite une bonne nuit.

MISS BETTY, légèrement ivre. – Pareillement... Hips !

GERMAINE. – Restez, je vous en prie. Terminez votre verre à votre aise.

MISS BETTY, levant son verre. – Cheers !

GERMAINE. – Débarrassons, Victor.

Victor accompagne sa femme à la cuisine en emportant la bouteille vide.

MISS BETTY. – Cheers, Félix ! (*Miss Betty porte la coupe de champagne à ses lèvres.*) Comment trouvez-vous mon chapeau ?

FELIX. – Il est très classe. Vous ressemblez à la reine d'Angleterre.

MISS BETTY, *qui se redresse fièrement.* – *What ? C'est la première fois que quelqu'un me compare à Sa Majesté ! God save the Queen !... Félix, hips !... Je vous souhaite une très bonne chasse demain.*

FELIX. – Elle sera excellente, je le sens, mais, comme on dit chez nous, il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

MISS BETTY, *A la fois surprise et admirative.* – La peau de l'ours ?... Vous chassez l'ours dans la forêt ? Waouh !

FELIX. – Enfin, pas tout à fait. Il m'arrive simplement de gagner des ours en peluche au tir à la piro, dans les fêtes foraines.

MISS BETTY, *qui, trop occupée à boire, ne comprend pas l'intégralité de la réflexion de Félix.* – Une pipe ? Moi ! J'adore les pipes !

FELIX. – Ah ? C'est bon à savoir.

MISS BETTY. – *Yes, I love it !* C'est mon père qui m'a donné la passion des pipes.

FELIX. – Votre père !?

MISS BETTY. – Oui. Il était collectionneur.

FELIX. – Chacun ses goûts.

MISS BETTY. – J'admire beaucoup vous, Félix. Les chasseurs d'ours sont comme des gladiateurs qui n'ont pas peur de mourir. *(Elle lève son verre.)* A la santé de mon gladiateur ! *Exciting !*

FELIX, *à part.* – Crénom de nom. Leur faut peu de choses pour qu'elles s'emballent, les Angliches.

MISS BETTY. – Parlez-vous anglais, Félix ?

FELIX. – Euh ! *(Ne voulant pas décevoir.)* Yes ! Yes !

MISS BETTY. – *What can you tell me in English?*

FELIX. – Euh ! *(Cherchant quelque chose à dire.)* I... I... I

MISS BETTY. – Aïe ! Vous avoir mal quelque part ?

FELIX. – *No ! I... I ...speak english a little bit... A very little bit !*

MISS BETTY. – Vous êtes trop modeste. *Do you like England?*

FELIX. – *What , England ?*

MISS BETTY. – *Do you understand me ?*

FELIX. – *Under wath ?*

MISS BETTY. – Peut-être c'est mieux de continuer en français.

FELIX. – Oui, parce que mon anglais est très little bit !

MISS BETTY. – Je veux que vous rameniez beaucoup de gibier de votre chasse.

FELIX, *d'une voix ferme et assurée*. – Comptez sur moi, *Miss Betty*. Pour vous, je ferai un carnage. (*Mimant le tir.*) Pan! Pan! Pan!

MISS BETTY, *admirative*. – Oh ! Quel homme formidable vous êtes, Félix. Dites-moi, votre ami est-il aussi bon chasseur que vous ?

FELIX, *bombant le torse*. – Robert ? (*Dévalorisant son ami pour mieux se mettre en valeur.*) Oh, ce n'est pas un foudre de guerre mais je le trouve de bonne volonté.

MISS BETTY. – Il faut qu'il prenne exemple sur le grand chasseur que vous êtes. Maintenant, je dois aller me coucher. (*Avec emphase.*) Bonne nuit, mon gladiateur.

FELIX. – Bonne nuit à vous aussi, *Miss Betty*.

Elle se lève en titubant et en lui adresse un regard langoureux, ensuite elle monte péniblement l'escalier en se tenant à la rampe. Pendant ce temps, Félix sirote sa Mirabelle.

FELIX, *à part*. – Je n'ose pas me lever, elle est capable de me sauter sur le dos !... N'empêche que cette Anglaise me donne une pêche d'enfer. Demain, Félix, tu seras le roi de la forêt !

ROBERT, *surgissant en haut de l'escalier*. – Félix, qu'est-ce que tu fous ?

FELIX, *levant son verre*. – Elle est fameuse. T'en veux un coup !

ROBERT, *descendant l'escalier en pyjama*. – Tu ferais mieux de préparer ton matériel pour demain, au lieu de picoler. (*Il désigne le fusil déposé contre le mur.*) Ton fusil, par exemple.

FELIX. – Mince ! Je l'avais oublié.

ROBERT. – Un chasseur digne de ce nom ne laisse jamais traîner son arme. Que je ne t'y reprenne plus... Tant qu'on en est aux recommandations, n'oublie pas non plus de préparer ton permis de chasse.

FELIX. – C'n'est pas mon permis mais celui de mon frangin.

ROBERT. – Chut, pas si fort ! Je sais qu'il appartient à ton frère jumeau, pas la peine de le crier. Demain, si un garde-chasse demande ton nom, pense bien répondre : Antoine Marcillac. Compris ?

FELIX. – Oui. Le nom de mon frérot.

ROBERT. – Ce qui m'inquiète, c'est sa photo sur le permis.

FELIX. – Aucune importance. Antoine et moi, on a quasiment la même bouille.

ROBERT. – La bouille sans doute mais l'intelligence ?... A mon avis, le jour où on a distribué les neurones dans le ventre de votre mère, ton frangin a raflé les meilleurs et t'a laissé les seconds choix.

FELIX, *crédule*. – Tu crois ?

ROBERT. – C'est râlant qu'Antoine m'ait fait faux bond à la dernière minute.

FELIX. – Il n'en peut rien s'il s'est cassé le pied.

ROBERT. – Il aurait au moins pu s'abstenir de te proposer pour le remplacer. Je l'entends encore me dire : « Mon frangin n'est pas très malin mais, au moins avec toi, il sera à bonne école. » Et d'ajouter, sans rire pour un chasseur : « Ca lui mettra un peu de plomb dans la cervelle ! » J'ai été bien bête d'accepter.

FELIX. – Pourquoi tu dis ça ?

ROBERT – Qu'est-ce que je vais faire de toi ? Tu n'as jamais tenu un fusil de ta vie.

FELIX. – Bien sûr que si. Je ne me débrouille pas trop mal au tir à la pipe.

ROBERT, *ironiquement*. – Tu parles d'une référence... Bon, on va voir ça tout de suite. Prends ton fusil ! (*Félix s'exécute et dirige machinalement le canon vers son compagnon qui s'empresse de l'écarter.*) Ne jamais pointer une arme à feu vers quelqu'un.

Félix dirige alors son arme vers le public.

FELIX. – On s'en fout, ici y a personne.

ROBERT. – Pour bien tirer, il faut rester détendu. (*Il montre comment faire à Félix.*) Comme ceci. Vas-y !

Félix adopte une attitude trop décontractée.

ROBERT. – C'est trop mou. Pense surtout à relâcher les épaules... (*Félix s'applique du mieux qu'il peut.*) Voilà ! Maintenant, en joue !

FELIX, *l'air bête*. – Quoi ?

ROBERT. – En joue, j'ai dit. (*Félix fronce les sourcils en signe d'incompréhension.*) La joue, c'est là. (*Il se rapproche du visage de Félix tout en désignant sa propre joue.*) Qu'est-ce qu'on dépose sur la joue ?

Félix se rapproche de Robert et lui claque un baiser sur la joue.

ROBERT, *surpris*. – Ben ! Qu'est-ce qui te prend ?

FELIX. – Tu voulais que je te fasse la bise avant d'aller au lit, non ?

ROBERT, *s'essuyant la joue avec un mouchoir*. – C'est pas possible. Tu as décidé de me pourrir la vie !

FELIX. – Ben non !

ROBERTT. – Jamais plus ça, tu entends ? La chasse est un sport de mecs alors, les bisous, tu oublies.

FELIX. – Pourquoi tu me présentais ta joue alors ?

ROBERT. – Pour te montrer que tu devais y coller la crosse du fusil, gros nigaud.

FELIX. – Ah, fallait le dire tout de suite.

ROBERT. – La position de tir, maintenant. Regarde-moi bien. Tu maintiens fermement la crosse contre la joue et l'épaule tout en fléchissant légèrement les genoux... T'as vu ?

FELIX. – Oui.

ROBERT, *lui rendant le fusil*. – Maintenant, à toi ! (*Félix effectue la manœuvre en exagérant la pliure des genoux.*) Légèrement, j'ai dit. (*Félix rectifie la position.*) Voilà qui est mieux.

Félix sourit béatement.

ROBERT. – Pour terminer : le tir.

FELIX, *souriant béatement*. – Ah ! c'est ce que je préfère.

ROBERT. – Evidemment, comme tous les chasseurs. Ecoute bien ceci : L'essentiel est d'anticiper sur la vitesse de la cible. Si tu tires pile sur un animal en mouvement, les plombs arrivent quand il est déjà passé. Il faut donc donner une avance correspondant à la vitesse du gibier multipliée par la distance du gibier par rapport au chasseur divisé par la vitesse de la balle tirée. Comprends-tu ?

FELIX, *l'air éberlué*. – Euh, plus ou moins.

ROBERT. – En gros, pour espérer toucher l'animal, tu dois viser l'avant de la bête ou très légèrement devant lui s'il court vite.

FELIX. – Ah oui. Sinon on rentre bredouille en ayant l'air d'un Corniaud.

ROBERT. – Exactement. Note que pour toi, dans tous les cas, ça ne changera pas grand-chose.

FELIX. – Alors, qu'est-ce que je dois encore savoir ?

ROBERT. – L'essentiel. Pour bien tirer, il faut savoir viser.

FELIX. – Ah oui, parce que si on ne sait pas viser, on tire à côté, hein ! (*Rire bête.*) Ah! Ah!
Ah!

ROBERT, *soupirant.* – T'as tout compris. Maintenant, montre-moi.

FELIX. – Montre-moi quoi ?

ROBERT. – Comment tu vises. (*Félix tient l'arme pointée vers le public pour que celui-ci perçoive bien ses mimiques. Félix fait des efforts désespérés pour fermer l'œil avec lequel il ne vise pas.*) Tu le fais exprès ou quoi ?... Il faut ouvrir l'œil avec lequel tu vises et fermer l'autre, évidemment.

FELIX. – Ben, j'essaie. Robert, je dois t'avouer un truc. (*Si Félix est droitier.*) Je n'ai jamais su fermer l'œil gauche tout seul.

Félix tente une nouvelle fois de viser mais ne peut s'empêcher de faire des grimaces avec ses yeux.

ROBERT. – Tu m'énerves, Félix... Tu m'énerves ! (*Au désespoir.*) Il n'y a qu'un pignouf au monde qui se montre incapable de fermer un œil à la fois et il faut que je tombe dessus.

FELIX. – Te mets pas en pétard. J'y peux rien.

En désespoir de cause, Félix s'aide de ses doigts pour fermer l'œil ne servant pas à viser, ce qui l'oblige à tenir son fusil d'une seule main. Robert semble accablé.

ROBERT, *reprenant le fusil.* – C'est désespérant !

FELIX. – Je m'exercerai demain, Robert. Je te jure que j'y arriverai.

ROBERT, *sceptique.* – Ouais, ce n'est pas gagné. Maintenant, au lit.

FELIX, *déposant machinalement son fusil.* – Et ma Mirabelle ?

ROBERT. – Tu l'achèveras demain. (*Robert s'engage le premier dans l'escalier, Félix lui emboîte le pas en oubliant de reprendre le fusil.*) Dis-donc, tu n'oublies rien ?

Félix croit que Robert pense au verre qu'il était en train de boire. Il court le terminer !

ROBERT. – Mais non, abruti... Le fusil ?

FELIX, *qui retourne le chercher.* – Ah ! J'n'y pensais plus.

ROBERT. – Ca fait la deuxième fois ce soir. (*Découragé.*) Avec toi, je sens que cette partie de chasse va foirer sur toute la ligne.

FELIX, *qui passe devant Robert dans l'escalier.* – T'inquiète. Tu verras, demain, on va péter le feu.

ROBERT, *poussant Félix.* – Avance, tu me gonfles !

FELIX, *du haut de l'escalier vers le public.* – Pan ! Pan ! Pan ! Pan !

Les deux compères disparaissent.

Fin de l'acte 1

Acte 2

Au lever de rideau, Germaine arbore une mine déconfite. Miss Betty arrive par l'escalier.

GERMAINE. – Vous êtes seule, *Miss Betty* ?

MISS BETTY. – Oui, ma compagne a du mal à se réveiller.

GERMAINE. – Avec ce qu'elle a bu hier, cela se comprend.

MISS BETTY. – Vous avez l'air contrarié, Germaine. Quelque chose ne va pas ?

GERMAINE, *l'air sombre*. – Victor a eu un accident.

MISS BETTY, *consternée à son tour*. – *What, it's terrible !*

GERMAINE. – Fernand, le garde-forestier, a téléphoné pour m'annoncer qu'il avait été retrouvé dans un sale état le long d'un chemin forestier.

MISS BETTY. – Il est gravement blessé ?

GERMAINE. – Aux dernières nouvelles, son état ne nécessite pas une hospitalisation.

MISS BETTY. – C'est déjà cela. Et les deux chasseurs ?

GERMAINE. – Aucune nouvelle d'eux. C'est le plus inquiétant.

MISS BETTY. – La forêt est grande, peut-être qu'ils se sont perdus.

GERMAINE. – Allez savoir ! (*Retour de Stéphanie, Pauline et Rachel.*) Ah, mesdames (*ou mesdemoiselles si elles sont jeunes*). Votre sortie en forêt s'est-elle bien passée ?

STEPHANIE. – Tout à fait. Les observations que nous avons effectuées sur les oiseaux étaient fort enrichissantes. N'est-ce pas, Pauline ?

PAULINE. – Oui, elles nous ont aussi permis d'enrichir notre collection de photos.

Les trois femmes s'échangent un clin d'œil complice.

GERMAINE. – N'auriez-vous pas croisé nos deux chasseurs, par hasard ?

LES TROIS FEMMES, *de concert*. – Non.

STEPHANIE, *feignant l'étonnement*. – Pourquoi, il y a un problème ?

GERMAINE. – On ne les trouve plus et mon mari a eu un accident.

STEPHANIE, PAULINE et RACHEL, *de concert tout en prenant un air affecté*. – Un accident ?

RACHEL. – Oh, mon dieu !

STEPHANIE, *qui en rajoute*. – Quelle nouvelle terrible vous nous apprenez là !

PAULINE, *faussement attentionnée*. – Pouvons-nous faire quelque chose pour vous ?

GERMAINE. – C'est gentil de proposer votre aide mais les recherches ont été lancées. Il n'y a plus qu'à attendre.

RACHEL, *qui continue à donner dans l'hypocrisie*. – Croisons les doigts pour qu'il ne leur soit rien arrivé de fâcheux.

Les trois femmes remontent à l'étage en se donnant de discrets coups de coude et en riant sous cape.

MISS BETTY, *écrivant dans son calepin*. – « Croisons les doigts. » Encore un mot que je ne pas connaître... (*Un véhicule arrive.*) Germaine, j'entends un bruit de moteur !

GERMAINE, *se précipitant à la fenêtre avec l'Anglaise* – Bonté divine ! C'est Fernand qui ramène Victor.

Germaine s'engouffre dans le vestibule pour aller retrouver le garde-forestier et son mari.

MISS BETTY, *commentant ce qu'elle voit par la fenêtre*. – Pauvre homme ! Il est mal en point avec la tête toute bandée. How ! J'espère que personne ne lui a troué le peau.

Miss Betty prend l'escalier pour retourner dans sa chambre. Arrivée de Germaine et de Fernand qui soutiennent Victor.

LE GARDE-FORESTIER. – Je te le ramène un peu tard mais l'attente aux urgences de l'hôpital a duré une éternité.

GERMAINE, *tout en asseyant son mari.* – Comment te sens-tu, Victor ?

VICTOR, *se tenant le crâne.* – Ca me cogne dans la cafetière comme si l’*Bourdon* de Notre Dame de Paris y sonnait à toutes volées.

GERMAINE. – Je me suis fait un sang d’encre pour toi, tu sais. (*Au garde-forestier.*) Que lui est-il arrivé ?

GARDE-FORESTIER. – A première vue, il a été victime d’un éboulement. Des promeneurs l’ont trouvé groggy sur le chemin situé en contrebas de la carrière de la Combe.

GERMAINE. – Où sont Félix et Robert ?

VICTOR. – Aucune idée.

GARDE-FORESTIER, *sur un ton rassurant.* – Les recherches vont bon train. On ne devrait pas tarder à recevoir de leurs nouvelles. Vous les connaissez bien, ces types ?

VICTOR. – Non. C’est la première fois qu’ils débarquent dans la région.

Un bruit se fait entendre dans le vestibule. Il annonce l’arrivée de Robert et de Félix. Les personnes présentes sont à la fois surprises et soulagées de les retrouver.

GERMAINE. – Félix, Robert...

LE GARDE-FORESTIER. – Il était temps que vous reveniez.

GERMAINE. – On commençait sérieusement à s’inquiéter.

ROBERT, *soulagé.* – Vous êtes sain et sauf, Victor ? Nous avons eu si peur pour vous.

VICTOR, *ironiquement.* – Et moi donc !

Les deux compères sont exténués. Ils déposent leur matériel et s’affalent dans le canapé. A noter que Robert n’a plus les lunettes qu’il portait la veille.

LE GARDE-FORESTIER. – Ca fait des heures qu’on vous recherche. Où étiez-vous passés, bon sang ?

GERMAINE. – Laisse-les au moins récupérer avant de les interroger.

FELIX, *fourbu.* – Ah oui, parce qu’on est sur les genoux. Hein, Robert ?

LE GARDE-FORESTIER, *préparant son portable.* – Bon. Pendant que vous soufflez, je vais ordonner l’arrêt des recherches.

Le garde-forestier sort dans le vestibule.

GERMAINE. – Voulez-vous un verre d’eau ?

ROBERT. – Ce n'est pas de refus.

FELIX. – Pas pour moi. L'eau, ça me donne soif.

VICTOR. – Une petite Mirabelle, alors ?

FELIX. – Ah oui. (*Implorant presque.*) Une perfusion de Mirabelle, ce serait encore mieux.

Germaine fait le service.

ROBERT. – Ah ! je m'en rappellerai de cette partie de chasse. Les pires tuiles n'ont pas arrêté de nous tomber dessus.

FELIX. – Tu te trompes, Robert. Ce n'étaient pas des tuiles qui tombaient mais des pierres.

Au mot « pierres », Victor se prend le crâne avec un rictus de douleur.

ROBERT. – Façon de parler, Félix !

GERMAINE. – Elles venaient d'où, ces pierres ?

VICTOR. – De la carrière de La Combe. Je t'l'ai déjà dit.

FELIX, *démonstratif*. – Fallait voir ça. C'était comme une pluie de cailloux venue du ciel.

ROBERT. – Nous, on a pu les éviter de justesse, mais Victor...

VICTOR. – Avec ma chance habituelle, c'est moi qui ai tout pris.

Le garde-forestier revient.

LE GARDE-FORESTIER, *rangeant sont portable*. – Voilà une bonne chose de faite... (*Sortant de quoi écrire ainsi qu'un calepin.*) Vous étiez donc avec Victor quand il a été assommé ?

FELIX. – Oui, même qu'on a eu la peur de notre vie.

LE GARDE-FORESTIER, *perplexe tout en écrivant dans son calepin*. – C'est curieux. Un éboulement à cet endroit est très inhabituel. (*Se tournant vers Robert et Félix.*) Pourquoi n'avez-vous pas immédiatement appelé les secours ?

GERMAINE, *reprenant la question à son compte*. – Oui, avec votre portable ?

ROBERT. – Ah, mon portable, ne m'en parlez pas ! Je ne suis jamais parvenu à l'allumer.

GERMAINE. – Allons donc !

VICTOR. – Pourquoi, il était en panne ?

ROBERT. – Non. Il a été saboté.

LE GARDE-FORESTIER. – Comment ça ? Montrez-le-moi !

Robert s'exécute.

GERMAINE. – Et le portable de Félix ?

FELIX, *embarrassé*. – Ah ! Euh ! Le mien n'avait plus de batterie.

LE GARDE-FORESTIER. – Vous voulez dire qu'elle n'était pas chargée ?

FELIX. – Non, la batterie s'était comme volatilisée. C'est la première fois que ça m'arrive.

LE GARDE-FORESTIER, *observant le portable de Robert*. – De fait, l'écran a été bousillé.

GERMAINE. – Ca alors ! Un portable saboté, une batterie de toute évidence volée. Qui diable a fait une chose pareille ?

LE GARDE-FORESTIER. – De toute façon, portable ou pas, abandonner quelqu'un de blessé ne se fait pas. C'est de la non-assistance à personne en danger.

ROBERT. – Comme il était impossible d'appeler les secours sur place, nous avons préféré rebrousser chemin pour donner l'alerte à partir d'ici.

LE GARDE-FORESTIER, *sèchement*. – Un de vous deux devait rester près de Victor, bon sang !

ROBERT. – On ne pouvait pas se séparer, Félix est agoraphobe. Tout seul dans la forêt, il a des angoisses.

FELIX. – Et puis j'ai peur des animaux.

ROBERT. – Mais tais-toi donc.

FELIX. – Surtout les gros avec des cornes.

Robert fait les gros yeux à son compagnon.

LE GARDE-FORESTIER, *ironiquement*. – Allons bon ! Vous êtes un sacré trouillard, pour un chasseur.

GERMAINE. – Si vous avez mis autant de temps à revenir, j'imagine que c'est parce que vous vous êtes égarés.

FELIX. – Ah ça, on était perdus de perdus. On avait l'impression d'être au milieu de nulle part. Hein, Robert ?

GERMAINE. – Pourtant vous n'étiez qu'à un quart d'heure de marche d'ici.

ROBERT. – Le drame, c'est que je n'avais pas mes lunettes sur moi et que j'ai dû me laisser guider par Félix.

LE GARDE-FORESTIER, *surpris*. – Vous chassez sans vos lunettes ?

ROBERT. – Je n'y comprends rien. Hier, je les avais déposées dans la chambre et, ce matin, pas moyen de les retrouver.

GERMAINE. – Donc Félix vous a mal dirigé.

ROBERT. – C'est peu dire.

FELIX. – J'étais pourtant sûr d'avoir pris la bonne direction. Hein, Robert ?

ROBERT, *ironiquement*. – On ne peut plus sûr.

FELIX. – J'aurais juré avoir reconnu le gros chêne que nous avons dépassé en partant.

ROBERT, *sur un ton fataliste*. – Et comme il y a des gros chênes partout...

LE GARDE FORESTIER. – Ensuite, qu'avez-vous fait ?

ROBERT. – En désespoir de cause on a sorti la boussole.

LE GARDE-FORESTIER. – Dans des moments critiques, la bonne vieille boussole se révèle souvent salvatrice.

ROBERT. – A condition de savoir s'en servir.

VICTOR. – Evidemment.

FELIX. – La boussole, c'est fastoche. L'aiguille se dirige toujours vers le nord.

ROBERT. – Sauf que la tienne indiquait l'ouest.

LE GARDE-FORESTIER. – Comment cela ?

ROBERT. – Je vous le donne en mille. Ce cornichon avait dans sa poche un trousseau de clé métallique qui déviait l'aiguille.

FELIX. – C'est moi qui m'en suis rendu compte le premier.

ROBERT. – Oui, après m'avoir fait marcher pendant des heures dans la mauvaise direction.

LE GARDE-FORESTIER. – Comment avez-vous réagi ?

ROBERT. – Ben, on était complètement déboussolés, tiens !

LE GARDE-FORESTIER. – Ensuite ?

ROBERT. – Au détour d'un chemin, on a aperçu un véhicule.

FELIX, *sur le ton de la vantardise*. – C'est encore moi qui l'ai trouvé le premier. Hein, Robert ?

ROBERT. – Le chauffeur a tout de suite vu qu'on était perdus. Il a gentiment proposé de nous ramener.

Stéphanie et Pauline apparaissent discrètement en haut de l'escalier. Elles suivent avec attention la conversation tout en échangeant des regards complices.

GERMAINE. – Eh bien, dites-donc, vous n'avez pas été épargnés par la malchance.

LE GARDE-FORESTIER, *perplexe*. – Une malchance qui n'a rien de fortuit et qui implique l'ouverture d'une enquête. (*Sur un ton directif.*) Faites-moi voir vos permis de chasse !

ROBERT, *soudain inquiet*. – Hein ?

LE GARDE-FORESTIER. – Je vous demande vos permis de chasse.

ROBERT. – Ah ! Vous les voulez ?

LE GARDE-FORESTIER. – Oui, oui. Dépêchez-vous.

Robert et Félix lui tendent leur document. Après les avoir brièvement examinés, il fixe son attention sur Félix. Robert blêmit.

LE GARDE-FORESTIER, *à Félix*. – Votre photo est ancienne, il faudra la changer.

FELIX, *étourdi*. – D'accord, j'avertirai mon frère... (*Furieux, Robert lui donne un coup de talon sur le pied. Félix retient un cri de douleur que personne ne remarque.*) Humm !

GERMAINE, *étonné*. – Votre frère ?

VICTOR, *qui renchérit*. – Que vient-il faire là-dedans ?

FELIX, *se tournant vers Robert comme s'il l'implorait de trouver une réponse*. – Ben... C'est-à-dire que...

ROBERT. – Son frère est justement photographe. N'est-ce pas Félix ?

FELIX, *qui ne saisit pas la ruse*. – Pas du tout. Qu'est-ce que tu racontes ? (*Nouveau coup de talon de Robert sur le pied de Félix qui retient un cri. La douleur a pour effet d'entraîner un éclair de lucidité.*) Ah, si ! Il est photographe. C'est vrai, j'avais oublié...

Robert lève les yeux au ciel en signe de désespoir.

LE GARDE-FORESTIER, *sur un ton accusateur*. – C'est quoi, ce cirque ?

ROBERT, *cherchant à rattraper la situation*. – Hum ! En fait il est... Il est spécialisé dans les portraits. C'est cela, dans les portraits.

GERMAINE. – Ah ! Vous voulez dire qu'il a un frère portraitiste.

ROBERT, *soulagé*. – Exactement !

GERMAINE. – Félix avait donc raison. Un portraitiste est bien plus qu'un photographe, c'est un artiste.

FELIX, *à Robert d'un air triomphant*. – Tu vois, j'avais raison ! Ca t'en bouche un coin, hein ?

ROBERT, *à lui-même en étant désabusé par tant de bêtise*. – Mais c'est pas possible !

LE GARDE-FORESTIER, *rendant les permis*. – Vous demanderez donc à votre frère de vous tirer le portrait.

GERMAINE, *à la fenêtre*. – Avez-vous vu comme le ciel s'assombrit ?

VICTOR. – Pristi, va tomber un sacré déluge.

FELIX, *dont l'humour tombe mal à propos*. – C'est toujours mieux que des cailloux. Hein, Robert ?

VICTOR, *se prenant le crâne*. – Aïe !

Robert fusille Félix du regard.

FELIX. – Quoi, qu'est-ce que j'ai encore dit ?

LE GARDE-FORESTIER. – Comment te sens-tu, Victor ?

VICTOR. – Couci-couça.

LE GARDE-FORESTIER. – Tu es costaud, tu t'en remettras. Maintenant, il faut que je m'en aille.

GERMAINE. – Encore merci pour tout, Fernand.

LE GARDE-FORESTIER. – Germaine, veille bien sur ton homme.

Le garde-forestier sort par le vestibule. Un bruit de tonnerre se fait entendre.

VICTOR, *jetant un coup d'œil par la fenêtre*. – Tudieu ! Il fait tellement sombre qu'on dirait qu'la nuit tombe.

FELIX. – Il était temps qu'on revienne, Robert.

Le tonnerre gronde une nouvelle fois.

GERMAINE. – Les émotions, ça creuse. Venez à la cuisine, je vais vous servir un bon repas.

VICTOR. – Bonne idée, Germaine. Il nous faudra reprendre des forces avant de nous remettre en route demain.

GERMAINE. – Allons Victor, tu ne vas pas retourner à la chasse dans l'état où tu es ?

VICTOR, *volontaire*. – C'est ce qu'on verra ! Quand faut y aller, faut y aller et ce n'est pas un mal au crâne qui m'arrêtera.

FELIX, *animé*. – Demain, à la chasse, ça va péter le feu. (*Il mime le tir comme s'il avait un fusil en main.*) Pan ! Pan ! Pan !

ROBERT. – Arrête de faire le taré.

FELIX. – Ben, je ne fais pas le taré.

ROBERT. – Non, tu l'es vraiment, c'est encore pire.

GERMAINE. – Allons, venez ?

Félix, Robert et Victor suivent Germaine à la cuisine. Pauline, Stéphanie et Rachel débudent une discussion en haut de l'escalier.

PAULINE. – Ces sales types ont eu ce qu'ils méritaient, pas vrai les filles ?

STEPHANIE. – Et comment donc.

PAULINE. – Dommage que nos pierres n'ont touché que Victor et pas les deux autres.

RACHEL. – Ils se sont perdus, ce qui a fait notre affaire.

STEPHANIE. – Tout juste, Rachel. L'essentiel est de les avoir empêchés de chasser.

RACHEL. – Objectif atteint, les filles !

Toutes les trois se tapent les mains mutuellement.

PAULINE, *inquiète*. – Steph, il y a un truc qui me fait peur.

STEPHANIE. – De quoi ?

PAULINE. – Le garde-forestier a parlé d'une enquête. Si la police se met à fouiner, elle va nous tomber dessus.

RACHEL. – Ne t'en fais pas. Le temps que les flics se mettent en route, on aura vidé les lieux depuis longtemps.

STEPHANIE. – Maintenant, venez ! Nous allons concocter à ces chasseurs de malheur une nouvelle surprise dont ils se rappelleront longtemps.

Les trois femmes disparaissent à l'étage tandis que Felix revient de la cuisine en mangeant. Il se dirige vers le bar.

FELIX, *parlant la bouche pleine.* – Ca passera (*Il prononce : Cha pachera*) mieux avec une Mirabelle. (*Un éclair déchire le ciel, suivi d'un coup de foudre. Félix se précipite à la fenêtre*) Ouh, là, là ! Cha a pété chec. (*Soudain intrigué par quelque chose qu'il distingue au loin.*) C'est quoi, là-bas, dans la prairie ? (*Il ouvre la fenêtre pour mieux voir.*) Un chevreuil ! Un sacrément beau chevreuil ! Qu'est-ce qu'il fout ici ?... (*Appelant.*) Robert ! Robert ! (*Se saisissant de son fusil.*) Attends un peu ! Je vais lui faire un doux sort avant qu'il ne se sauve.

Robert arrive au moment où Félix met le fusil en joue.

ROBERT. – Qu'est-ce que tu fous, bon Dieu ?

FELIX. – Tu ne devineras jamais !

ROBERT, *qui se précipite sur son compagnon pour l'empêcher de tirer.* – Félix, ne fais pas ça. C'est interdit.

Robert arrive trop tard. Un nouvel éclair déchire le ciel. Il est immédiatement suivi d'un violent coup de foudre et d'une détonation d'arme à feu.

FELIX, *exultant.* – Hourra ! En plein dans le mille !

ROBERT. – Tu es cinglé ? Sur quoi as-tu tiré ?

FELIX, *fier.* – Un chevreuil ! Je me suis fait un superbe chevreuil, Robert.

Un bêlement se fait entendre au loin.

ROBERT. – Un chevreuil, tu en es sûr ?

Un nouveau bêlement se fait entendre.

VICTOR, *surgissant de la cuisine.* – Qu'est-ce qui se passe, ici ?

FELIX, *dont l'enthousiasme retombe subitement.* – C'est vrai qu'il crie bizarrement pour un chevreuil. (*Penaud.*) J'ai peut-être pas bien vu. Il faisait sombre.

VICTOR. – J'ai cru entendre un coup de feu.

ROBERT, *à Victor.* – Je suis désolé. Félix a tiré sur un animal qui se trouvait dans votre prairie.

VICTOR. – Pristi ! (*Il jette un regard par la fenêtre.*) C'est Lisette !

FELIX. – Lisette ?

VICTOR. – La vieille chèvre du père Armand... (*Il prend le temps de mieux observer.*) Elle a l'air complètement rétamée.

Victor sort en courant par la porte vitrée. Un dernier éclair tombe comme un flash.

GERMAINE, *arrivant à son tour de la cuisine.* – Qu'est-ce que j'entends ? Vous avez abattu notre chèvre ?

ROBERT, *la mine déconfite.* – Je le crains fort, madame.

GERMAINE, *sévèrement.* – Voyons, on n'est pas au Far-Ouest, ici ?

ROBERT, *fulminant.* – Bougre d'abruti ! Te rends-tu compte de ce que tu as fait ?

FELIX, *tout penaud.* – J'aurais juré que c'était un chevreuil.

ROBERT, *au comble de l'énervement.* – Monte dans la chambre. Je ne veux plus te voir.

FELIX, *montant l'escalier.* – Dommage quand-même que c'n'était pas un chevreuil, hein ?

ROBERT, *menaçant.* – Hors de ma vue ou je fais un malheur. (*Félix arrive à l'étage en grognant.*) Alors, la chèvre ?

GERMAINE, *regardant par la fenêtre.* – Victor m'adresse un signe qui ne trompe pas.

Germaine serre le poing et tourne le pouce vers le bas.

ROBERT, *désolé.* – Je suis navré. Vraiment navré ;

GERMAINE. – Vous avez de la chance. Je ne tiens pas à ébruiter l'événement pour préserver la bonne réputation de mes chambres d'hôtes sinon j'appellerais la police.

ROBERT. – Je tiens absolument à vous dédommager du préjudice.

GERMAINE. – Ce n'est pas la peine. La chèvre était âgée. Elle coûtait plus qu'elle ne rapportait. Mais tout de même, on s'y sentait attachés.

ROBERT, *enrageant.* – Ah ! Je m'en veux de ne pas l'avoir empêché de tirer.

GERMAINE, *qui referme la fenêtre.* – Ce qui est fait est fait... Victor m'appelle. J'y vais.

Germaine sort par la porte-vitrée.

ROBERT, *pestant* – Je m'en souviendrai des Ardennes. On ne m'y reprendra plus de chasser avec un zigoto pareil.

Arrivée précipitée de Stéphanie, Rachel et Pauline qui descendant l'escalier.

PAULINE, *se faisant insistante.* – Mais puisque je vous dis que j'ai entendu un coup de feu.

STEPHANIE. – Tu as certainement confondu avec la foudre.

PAULINE. – Je te jure que non.

RACHEL. – Note que moi aussi, il m'a semblé entendre une détonation.

ROBERT, *désolé*. – Vous avez raison. C'est mon compagnon qui a tiré.

STEPHANIE. – Tiré sur quoi ?

ROBERT. – Sur Lisette, une chèvre qui se trouvait dans le pré.

RACHEL. – Comment, il a abattu une pauvre chèvre ?

ROBERT. – C'est une méprise. Il croyait qu'il s'agissait d'un chevreuil.

PAULINE, *au comble de l'indignation*. – C'est ignoble, monsieur. Absolument ignoble.

STEPHANIE, *en aparté à sa compagne*. – Calme-toi, Pauline

PAULINE, *furieuse*. – Tuer une bête est un crime, monsieur.

ROBERT. – Ne dramatisons pas. A en croire Germaine, cette vieille chèvre ne valait plus qu'un paquet de cacahuètes.

STEPHANIE. – Et alors ? L'acte de votre compagnon n'en est pas moins odieux.

ROBERT. – Ah mais je ne l'excuse pas, croyez le bien.

RACHEL, *regardant par la fenêtre*. – Que font Victor et sa femme au fond de la prairie ?

ROBERT, *venant retrouver Stéphanie à la fenêtre*. – Ils creusent un trou. Sans doute pour y enterrer la bête.

PAULINE, *dont le courroux ne s'atténue pas*. – Vous pouvez être fiers, vous et votre satané compagnon.

ROBERT, *haussant la voix*. – Hé là ! Sur un autre ton, je vous prie.

Stéphanie tente désespérément de tempérer l'attitude de son amie.

STEPHANIE, *sur un ton faussement apaisant*. – Voyons Pauline, il n'y a pas de quoi en faire tout un plat.

PAULINE. – Ah ! tu trouves, toi ?

RACHEL, *prenant Pauline à part*. – Tais-toi, tu vas finir par nous faire repérer.

ROBERT. – De toute façon, le mal est fait. (*Saluant d'un léger mouvement de tête.*)
Mesdames, je vous laisse !

Robert monte à l'étage.

STEPHANIE. – T'es folle ou quoi ? Rachel et moi sommes tout aussi indignées que toi mais pour réussir la mission nous devons impérativement tenir notre langue.

PAULINE, *calmée*. – T'as raison, je me suis laissée emporter.

RACHEL. – Que ça te serve de leçon.

STEPHANIE. – Oublions cela et passons à la suite de notre plan de bataille.

PAULINE, *le regard haineux*. – On va continuer à leur en faire baver. Hein, Steph ?

STEPHANIE, *à Rachel*. – Donne-moi la poudre de Bourdaine, vite !

PAULINE. – T'es certaine que ça va marcher ?

Rachel obtempère en donnant à Stéphanie un petit sachet.

STEPHANIE. – Dame oui ! Une bonne dose de poudre d'écorce de Bourdaine dans la nourriture et l'effet laxatif est garanti !

RACHEL. – Faudra pas se gourer d'aliments.

STEPHANIE. – Avez-vous remarqué, ce matin, au petit-déjeuner, les chasseurs et Victor ont été les seuls à manger du pâté en croûte ?

RACHEL. – Oui, même que ça avait l'air de bien leur goûter.

STEPHANIE. – Dans la région, c'est une tradition. Les jours de chasse, on mange du pâté en croûte. (*Elle fait un clin d'œil complice à Pauline.*) Demain, ces messieurs dégusteront du pâté agrémenté à la poudre de Bourdaine. Bon, tu surveilles pendant que je suis à la cuisine.

Stéphanie se précipite à la cuisine.

PAULINE. – J'ai hâte de voir la tronche que tireront ces saligauds après leur petit-déjeuner (*Jubilant.*) Ah, ces messieurs aiment tirer à la chasse ! Et bien ils tireront et même plus d'une fois.

RACHEL. – Seulement ce sera la chasse des toilettes. Après tout, ils n'auront que ce qu'ils méritent

PAULINE. – après tout, Rachel, ils ne sont pas à plaindre, le sort qu'ils réservent à ces pauvres bêtes est bien pire que le leur.

STEPHANIE, *revenant de la cuisine avec le sachet vide.* – Voilà, c'est fait. J'y ai mis double dose.

RACHEL, *exultant.* – Super ! A ce régime-là, ils se videront les tripes aussi sec.

PAULINE. – Vous savez quoi, les filles ? Notre opération anti-chasseurs commence à vachement me passionner.

RACHEL. – Tant mieux. t'as attrapé le virus comme nous, Pauline.

PAULINE. – Ah, j'oubliais. (*Elle sort une paire de lunette dont elle plie les branches.*) J'en connais un qui peut définitivement dire adieu à sa paire de lunettes.

Les trois femmes montent à l'étage en pouffant de rire.

Fin de l'acte 2

ACTE 3

Le rideau s'ouvre sur Stéphanie et Pauline.

PAULINE. – Ces deux scélérats sont partis chasser avec Victor mais ils ne mettront pas longtemps à revenir. Hein, les filles ?

RACHEL, *jubilant*. – A l'heure qu'il est, la double dose de laxatif qu'ils ont ingurgitée a dû faire son effet.

PAULINE. – Dommage que le benêt n'ait pas touché au pâté en croûte.

STEPHANIE. – T'inquiète, son compagnon en a mangé pour deux.

Une sonnerie électronique se fait entendre.

PAULINE. – Ton portable, Steph !

STEPHANIE, *prenant rapidement connaissance du message qui lui est destiné*. - Mince alors !

RACHEL. – Il y a un problème ?

La conversation est interrompue par Germaine qui surgit de la cuisine. Elle porte un panier et a revêtu un par-dessus.

GERMAINE. – La journée promet d'être belle, aujourd'hui. A quoi allez-vous l'occuper, mesdames ?

STEPHANIE – Euh ! A observer les oiseaux, comme hier.

GERMAINE. – Désirez-vous m'accompagner au marché ? Il est fort réputé dans la région.

RACHEL. – Non, merci. Une autre fois peut-être.

GERMAINE. – Comme vous voudrez. Alors, à tout à l'heure.

Germaine sort par le vestibule.

PAULINE. – Qu'est-ce qu'on fait, maintenant ?

STEPHANIE. – On stoppe tout et on se barre en douce.

PAULINE. – T'es sérieuse ?

RACHEL. – Que se passe-t-il ?

STEPHANIE, *qui tend son portable à ses deux compagnes.* – Lisez le message, vous comprendrez. Il vient en droite ligne de notre association.

RACHEL, *lisant le message à voix haute.* – « Opération anti-chasseurs éventée. Journalistes sont sur le coup... Stopper mission... Préparer retraite. » (*Catastrophée.*) Ca veut dire quoi ?

STEPHANIE. – Je n'en sais rien. Peut-être qu'un des nôtres a vendu la mèche.

RACHEL. – Ou qu'un de nos commandos a été débusqué.

STEPHANIE. – C'est également possible. De toute façon, on fait nos bagages et se tire d'ici au plus vite.

PAULINE. – Tout doux, les filles ! Il n'y a pas le feu au lac tout de même.

RACHEL. – Si justement, rester serait risqué. Il faut se tailler tant qu'il en est temps.

STEPHANIE. – Si ça se trouve, les journaux font déjà leurs choux gras de l'affaire... (*Arrivée des deux Anglaises.*) Ah ! Voilà *Miss Betty* et *Miss Mary*. Il faut qu'on leur parle avant de partir.

MISS BETTY. – Bonjour, Mesdames.

STEPHANIE. – Etes-vous au courant du drame qui s'est produit hier ?

MISS BETTY et *Miss MARY.* – Pas du tout.

RACHEL. – Vous n'avez rien entendu ?

MISS MARY. – Si, l'orage. Pourquoi, qu'est-il arrivé ?

PAULINE. – Un des chasseurs a abattu de sang-froid Lisette, la vieille...

MISS MARY, pensant à la mère de Germaine. – Lisette, *Oh my God!*

STEPHANIE. – Vous voyez bien de qui il s'agit ?

MISS MARY, abasourdie. – Certainement. Nous la connaissons très bien, n'est-ce pas Betty ?

MISS BETTY. – Parfaitement.

MISS MARY, sur le ton de la lamentation. – Oh ! Lisette abattue par un chasseur... Quel crime abominable.

PAULINE, *approuvant.* – Vous faites bien de parler de crime.

RACHEL. – Tout à fait. Il n'y pas d'autre mot pour décrire le martyr de ce pauvre être sans défense.

MISS MARY. – Elle ne méritait pas ça.

STEPHANIE. – Votre réaction nous rassure, Miss Mary. Je vois que nous avons la même sensibilité.

MISS BETTY. – A-t-on arrêté le coupable ?

RACHEL. – Pensez-vous ! La police n'a même pas été avertie.

MISS BETTY. – Comment ? C'est incroyable et qu'a-t-on fait de la malheureuse ?

STEPHANIE, désignant un endroit à Miss Betty. – Victor l'a enterrée là-bas, dans le fond de sa prairie.

MISS BETTY. – *Oh Shit !*

MISS MARY, décomposée. – C'est atroce !

MISS BETTY. – Ce Victor est pire que Jack l'éventreur !

STEPHANIE. – Ecoutez, nous sommes un peu pressées. Mes amies et moi devons absolument partir.

MISS MARY. – Déjà ?

STEPHANIE. – Oui et nous regrettons de ne pas pouvoir donner à cette pauvre Lisette une sépulture décente.

MISS BETTY, d'un ton volontaire. – N'ayez crainte, mesdames. Nous nous en chargerons.

RACHEL. – Vraiment ? Nous n'osions pas vous le demander.

MISS MARY. – Vous pouvez compter sur nous. Le nécessaire sera fait.

PAULINE. – Merci pour elle.

RACHEL. – Nous vous en sommes très reconnaissantes.

STEPHANIE, désignant sa montre. – Désolées, nous devons absolument faire nos bagages.

Les trois femmes montent à l'étage.

MISS BETTY qui plonge sur le téléphone. – *And now Mary, we must call the police !*

MISS MARY. – *Of course ! Quick, Betty. Quick !*

Miss Betty ouvre son téléphone portable et s'apprête à composer un numéro sur le clavier. Un bruit de pas provenant du vestibule l'en empêche. Miss Betty referme son portable. Les deux Anglaises détournent le regard d'un air sévère.

VICTOR, *se tenant le ventre*. – Ah ! vous êtes là ? J'sais pas ce qui m'arrive. Depuis ce matin, j'ai mal au ventre. Encore maintenant, j'ai l'impression que mes boyaux se tordent comme une loque dans une lessiveuse. En plus de ça, je suis fourbu !... Hé ! Oh ! Vous m'entendez ?

MISS BETTY, *sèchement*. – Vous avez bien mérité ce qui vous arrive.

VICTOR. – Qu'est-ce qui vous prend ?

MISS MARY. – Nous ne vous connaissons plus, monsieur.

VICTOR, *à lui-même*. – Pristi ! Elles sont en rogne, les Angliches ! Pourquoi m'appellez-vous monsieur ? Moi, c'est Victor. Vous le savez bien.

MISS BETTY. – Plus de familiarités entre nous, je vous prie.

VICTOR. – Parbleu ! A part ma femme, personne ne m'a jamais parlé sur ce ton.

MISS MARY, *sur un ton accusateur*. – Ne faites pas l'innocent. Nous connaissons le triste sort de Lisette.

MISS BETTY. – Nous savons aussi que vous l'avez enterrée au fond de votre champ.

VICTOR. – Parfaitement et pour tout dire je n'suis pas mécontent de savoir cette vieille bique enfouie six pieds sous terre.

MISS MARY. – Oh ! Comment pouvez-vous parler ainsi d'une disparue ?

MISS BETTY. – Puisque personne ne s'en est chargé, nous allons faire arrêter le criminel qui lui a troué le peau pour qu'il soit jeté en prison.

VICTOR. – Qu'allez-vous chercher là ? Personne n'a abattu Lisette.

MISS BETTY, *regardant sa compagne d'un air étonnée*. – Ah bon ! Nous croyions que...

MISS MARY. – Nous pensions qu'un chasseur lui avait fait le peau.

VICTOR. – Un des chasseurs lui a bien tiré dessus mais il l'a loupée. Par contre, c'est la foudre qui ne l'a pas ratée... (*Il pose la main sur son ventre en grimaçant*.) Aïe ! Cette fois, ça vient. Ouh, là, là ! Je sens que c'est du lourd !

Victor commence à ouvrir fébrilement la boucle de sa ceinture.

MISS BETTY. – Il y a une chose que je nous ne comprenons pas...

VICTOR. – Plus tard, *Miss Betty*. On ne retient pas les chutes du Niagara.

Victor s'encourt dans le vestibule.

MISS BETTY, s'essuyant le front. – Je ne sais pas ce que tu en penses *Mary* mais, moi, je ne veux pas rester une minute de plus dans cette ferme de malheur.

MISS MARY. – Moi non plus.

MISS BETTY. – Allons faire nos valises pour retourner en Angleterre.

MISS MARY. – *All right, Betty.*

Au moment où les Anglaises s'apprêtent à prendre l'escalier, le garde-forestier arrive par la porte-vitrée.

LE GARDE-FORESTIER. – Bonjour, mesdames. Dites, j'ai aperçu de loin les deux chasseurs qui logent ici. Je m'étonne que *Victor* ne soit pas avec eux.

MISS BETTY. – Il est revenu parce qu'il ne se sentait pas bien.

LE GARDE-FORESTIER. – Toujours son mal à la tête ?

MISS MARY. – Non. Cette fois, c'est un mal de ventre.

LE GARDE-FORESTIER. – Décidément, il n'a pas de chance.

MISS BETTY, l'air grave. – Monsieur le garde-forestier, nous devons dire à vous une chose importante.

LE GARDE FORESTIER. – Je vous écoute.

MISS BETTY. – Explique-lui, *Mary*.

MISS MARY. – Hier, il s'est passé un drame abominable au Clos des Cerfs. (*Le garde-forestier fronce les sourcils.*) Un des chasseurs a tiré sur la mère de *Germaine* alors qu'elle se trouvait à l'extérieur.

LE GARDE-FORESTIER, *redoutant le pire.* – Quoi ? Ne me dites pas qu'il l'a...

MISS MARY. – Non. Par chance, il l'a manquée.

LE GARDE-FORESTIER. – Ouf !

MISS MARY. – Mais elle est quand même morte foudroyée pendant l'orage.

LE GARDE-FORESTIER, *abasourdi.* – Foudroyée ! Mazette, c'est une nouvelle terrible que vous m'apprenez là !... (*Un court moment de silence s'installe.*) Où se trouve le corps ?

MISS BETTY. – Il a été enterré.

LE GARDE-FORESTIER. – Déjà ?

MISS BETTY, *lui désignant l'endroit*. – Oui. Au fond du champ, là-bas.

LE GARDE-FORESTIER, *qui n'en revient pas*. – Je vous demande pardon ?

MISS BETTY. – C'est Victor qui s'en est chargé.

LE GARDE-FORESTIER, *incrédule*. – Vous voulez dire que Victor a enterré lui-même sa belle-mère dans son terrain ?

MISS BETTY, *amenant le garde-forestier à la fenêtre*. – Oui, elle est sous ce monticule de terre, là-bas.

LE GARDE-FORESTIER. – Enfin, pourquoi a-t-il fait une chose pareille ?

MISS MARY. – Parce qu'il haïssait sa belle-mère. Ce sans-cœur nous a avoué qu'il était heureux de la savoir six pieds sous terre.

LE GARDE-FORESTIER, *abasourdi*. – Il est devenu fou.

MISS BETTY. – Excusez-nous, Victor va revenir et nous n'avons plus du tout envie de la revoir.

LE GARDE-FORESTIER. – Je vous comprends. (*Les deux Anglaises montent à l'étage.*) On nage en plein délire, ma parole. Enterrer un être humain dans une prairie ! Qu'est-ce qu'il lui a pris, bon sang ?

VICTOR, *surgissant du vestibule*. – Ah, j'ai enfin les boyaux qui respirent !... Tiens, Fernand ! (*Découvrant la mine déconfite de son ami.*) Oh, toi, t'as ta tête des mauvais jours. Je sais, tu vas me reprocher d'avoir abandonné les chasseurs mais j'ai dû revenir dare-dare à cause de coliques qui m'retournaient les tripes.

LE GARDE-FORESTIER, *sur un ton grave*. – Victor !

VICTOR. – Oui, Fernand.

LE GARDE-FORESTIER, *s'exprimant avec solennité*. – Je sais tout de ce qui s'est passé, dans ta ferme.

VICTOR. – Je vois. Tu as appris pour Lisette.

LE GARDE-FORESTIER, *le coupant*. – Les Anglaises m'ont tout expliqué : le chasseur qui lui a tiré dessus, le foudre qui l'a frappée.

VICTOR. – Elle n'a vraiment pas eu de chance, la vieille rosse.

LE GARDE-FORESTIER. – Et aussi sa dépouille que tu as enterrée au fond de ta prairie.

VICTOR. – Ah, tu sais ça aussi !

Victor baisse les yeux comme s'il était pris en défaut.

LE GARDE-FORESTIER. – Qu'est-ce qui t'a pris, bon sang ?

VICTOR. – J'étais pressé et j'avais peur qu'elle attire les mouches, voilà !

LE GARDE-FORESTIER. – Te rends-tu compte de ce que tu dis ?

VICTOR. – Note que j'ai hésité entre l'enterrer moi-même ou la fourguer au clos d'équarrissage.

LE GARDE-FORESTIER, *atterré*. – Au clos d'équarrissage ? Non mais je rêve !

VICTOR. – Ben oui, on en aurait fait de la farine.

LE GARDE-FORESTIER. – De la farine avec Lisette ?

VICTOR. – Oui, pour nourrir les bêtes ! Au moins cette vieille bique aurait servi à quelque chose.

LE GARDE-FORESTIER, *s'emportant*. – Oh ! Tes propos sont ignobles. Victor, tu es bon pour le tribunal.

VICTOR. – Eh là, comme tu y vas !

LE GARDE-FORESTIER. – Et ne compte pas sur moi pour te défendre.

VICTOR. – Ben, faut pas faire tout un plat pour une brouille pareille.

LE GARDE-FORESTIER. – Enfin, tu enterres ta belle-mère comme une malpropre et tu appelles ça une brouille ?

VICTOR. – De quoi tu causes ? C'n'est pas ma belle belle-mère que j'ai mise au trou.

LE GARDE-FORESTIER, *sceptique*. – Comment ça ? Victor, cesse de jouer avec mes pieds.

VICTOR. – Je ne mens pas. C'est la chèvre du père Armand que j'ai enterrée.

LE GARDE-FORESTIER. – Une chèvre ? Je n'y comprends plus rien.

VICTOR, *soulagé*. – Ah, je vois ! C'est le nom de ma belle-mère qui t'a induit en erreur. La chèvre s'appelle Lisette, comme elle.

LE GARDE-FORESTIER. – Tu m'en diras tant !

VICTOR. – Les miss ont dû confondre. Je comprends, maintenant, pourquoi elles me battaient froid.

LE GARDE-FORESTIER, *confus*. – Excuse-moi. Je ne pouvais pas savoir.

VICTOR. – Tout de même. Enterrer ma belle-mère dans mon terrain ! Comment as-tu pu imaginer une chose pareille ?

LE GARDE-FORESTIER. – Ben oui, je me disais aussi.

VICTOR, *ironiquement*. – Je l’aurais tapée dans un trou, bien loin de chez moi.

LE GARDE-FORESTIER, *saisissant le second degré*. – Tu ne changeras jamais, toi. Plus sérieusement, je te rappelle qu’un animal ne peut pas être mis en terre à proximité d’un point d’eau, comme celui qui se trouve au fond de ton terrain.

VICTOR, *honteux*. – Excuse-moi. J’ai fait ça sans réfléchir.

LE GARDE-FORESTIER, *accommodant*. – Ce n’est pas bien grave, allez ! Tu sais quoi ? Va chercher deux pelles. On va tout de suite aller déterrer ta chèvre et on n’en parlera plus.

VICTOR. – T’as raison, allons-y.

Victor et le garde-forestier sortent par la porte-vitrée. Stéphanie descend discrètement l’escalier avec son sac à dos.

STEPHANIE. – La voie est libre, vous pouvez venir ! (*Pauline et Rachel descendent l’escalier à leur tour et se dirigent vers le vestibule. Stéphanie les retient.*) Pas par-là, on risque de tomber sur Germaine qui revient du marché. Contournons la ferme. (*Des bruits de pas se font entendre dans le vestibule.*)

RACHEL. – J’entends du bruit, grouillons-nous !

Les trois femmes sortent par la porte-vitrée tandis que les chasseurs arrivent par le vestibule. Robert grimace de douleur et se déplace en étant soutenu par Félix.

FELIX. – Courage, Robert. Nous arrivons.

ROBERT. – Cent mètres de plus et je m’écroulais !

FELIX. – Assieds-toi !

ROBERT. – Surtout pas. M’asseoir avec la mitraille de plombs que j’ai reçue dans les fesses ? Tu trouves que je n’ai pas encore assez mal ?

FELIX. – Qu’est-ce qu’on va faire, maintenant ?

ROBERT. – Excellente question !

FELIX. – Ca ne va pas de rester ici. Je vais t’aider à regagner la chambre ?

ROBERT. – Je sais à peine mettre un pied devant l'autre, comment veux-tu que je monte l'escalier ?

FELIX. – T'es tout de même vachement arrangé.

ROBERT, *sur un ton accusateur*. – La faute à qui ? Tu as le chic pour nous mettre dans des situations pas possibles, toi.

FELIX. – Robert, je t'assure que je ne l'ai pas fait exprès.

ROBERT. – Il ne manquerait plus que ça, tiens.

FELIX. – Quelle idée aussi d'avoir été te cacher dans un fourré.

ROBERT. – Il me fallait satisfaire un besoin pressant. T'as jamais eu de coliques, toi ? Depuis ce matin, j'ai l'impression de me vider de l'intérieur. En plus, ça me brûle dans le ventre comme si j'avais des braises incandescentes dans les intestins.

FELIX. – Tu vois, j'avais raison quand je te disais qu'on allait péter le feu.

ROBERT. – Ah, très drôle ! Avec ça, je suis complètement lessivé. Quand on s'est mis en route après le petit-déjeuner, j'étais déjà au bout du rouleau.

FELIX. – Au bout du rouleau ? Fallait le dire tout de suite. J'aurais été te chercher du papier toilette.

ROBERT, *excédé*. – Je ne te parle pas de ça, andouille. Qu'est-ce qui t'a pris de m'envoyer une décharge de plombs dans le lard pendant que je me soulageais dans un fourré, hein ? Tu m'avais vu y entrer, non ?

FELIX. – Bien sûr mais j'ai pas remarqué que t'en sortais pour aller dans un autre. Dis-donc ! Pourquoi t'es pas resté où t'étais ?

ROBERT, *toujours excédé*. – Parce que quelqu'un y avait déjà fait sa grosse commission avant moi, figure-toi !

FELIX. – Ca, c'est pas de chance.

ROBERT. – Tout de même, un type qui cavale dans la forêt en tenant le haut de son pantalon d'une main et son fusil de l'autre, ça ne passe pas inaperçu. Tu faisais quoi ? Tu dormais ?

FELIX. – Je scrutais la forêt à la recherche du gibier, comme tu me l'as appris. Un moment, j'ai cru apercevoir un lièvre dans les broussailles et j'ai tiré.

ROBERT. – Le lièvre, c'était moi, imbécile !

FELIX. – Je ne pouvais pas savoir. C'est ta chapka que j'ai prise pour le lièvre. D'ailleurs, j'comprends toujours pas pourquoi t'as reçu les plombs dans les fesses alors que je visais le chapeau.

ROBERT, *de plus en plus énervé*. – Au moment où tu m’envoyais la mitraille, j’étais en train de me relever. Il faut vraiment tout t’expliquer à toi.

FELIX. – Une chance que tu n’aies pas eu le temps de remonter ton pantalon.

ROBERT. – Une chance pour qui ?

FELIX. – Pour le pantalon. C’est que ça doit valoir cher, un falzar pareil.

ROBERT. – Arrête de causer, tu m’agaces.

FELIX. – Il faudra appeler un toubib pour te soigner.

ROBERT. – Hors de question. Personne ne doit savoir ce qui s’est passé. Tout le monde se connaît, dans ce bled. Si le bruit court qu’un chasseur s’est fait tirer dessus, on risque d’avoir la police sur le dos. Déjà que tu n’as pas de permis.

FELIX. – Comme tu voudras !

ROBERT. – Tu ne m’auras rien épargné, toi ! Je t’entends encore dire : demain, à la chasse, ça va saigner.

FELIX. – Je te jure que je ne pensais pas à toi, Robert.

ROBERT. – Bon, passons aux choses sérieuses. C’est toi qui vas me retirer les plombs.

FELIX, *protestant*. – Moi ? Enfin !

ROBERT, *directif*. – Tu as une autre solution ?

FELIX, *penaud*. – Ben non.

ROBERT. – Alors, grouille-toi d’aller chercher une pince à épiler.

***Pour obtenir la suite du texte, n’hésitez pas à écrire à l’auteur :
charlesistace56@gmail.com***